

No 250 - 27 Oct. 1938

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE

24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards



Une grande
enquête
de
H. LOTHINGER

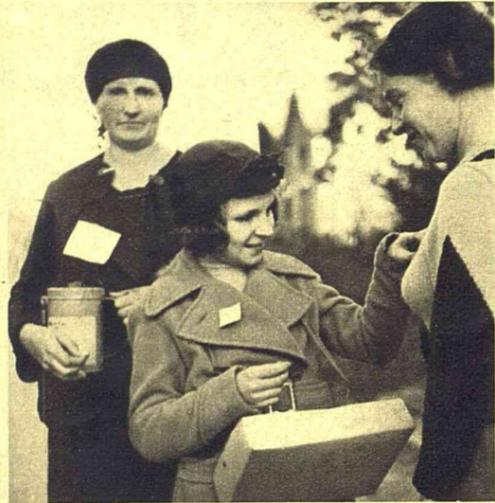
Photo ZUBER.

HITLER RENONCE-T-IL A
L'ALSACE-LORRAINE ?

REGARDS SUR L'



Deux aspects du puissant meeting du vélodrome Buffalo, samedi, où 40.000 chômeurs et vieux travailleurs, répondant à l'appel de l'Union des Syndicats, se sont rassemblés pour réclamer les premiers du travail, les seconds leur retraite. Daladier-Munich, poursuivant sa politique anti-ouvrière, avait interdit la manifestation précédemment prévue de la Bastille à la Nation.



La Journée du Lait, organisée pour sauver les enfants d'Espagne, a obtenu dimanche un grand succès. Des centaines de milliers de francs, des milliers de boîtes de lait ont été ramassés par les jeunes filles de France. Les nourrissons auront du lait pour quelques jours. Il faut encore du blé, du lait, des vêtements chauds, du savon, des vivres. Préparez la journée de solidarité du 6 Novembre.



Une foule émue a assisté à Conflans-Sainte-Honorine aux obsèques d'Abel Cassier, secrétaire de l'Union des Syndicats de Pontoise, lâchement assassiné. Cependant on s'efforce en haut lieu de classer l'affaire, au lieu de rechercher activement les assassins dans le gang hitlérien.



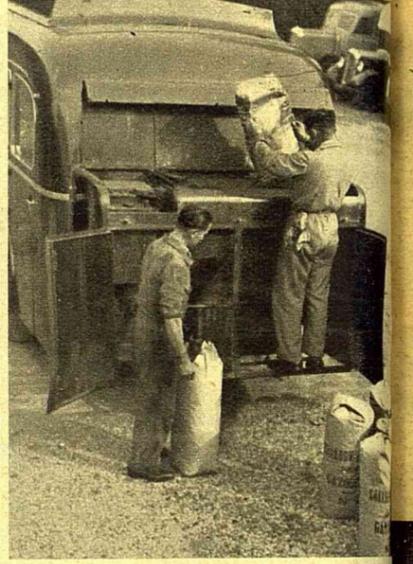
Voici cent ans, le 25 1838, naissait à Paris Bizet, compositeur de monde entier pour son populaire « Carmen », lui également que nous des œuvres comme « Païne », « La Jolie Fille de » et « Les Pêcheurs de ». Bizet mourut en pleine 37 ans, d'une crise car



Le grand procès d'espionnage mené actuellement devant la Cour fédérale de New-York illustre de façon saisissante les agissements du Reich hitlérien, dont les procédés intolérables ont été vigoureusement dénoncés par le procureur Hardy. Des révélations effarantes ont été faites sur l'activité des espions nazis aux Etats-Unis. On voit ici, à gauche, le Dr. Griehl, l'un des principaux accusés; à droite, trois autres inculpés d'importance : Rumrich, Herman Voss et Glaser. Mais il n'y a pas qu'en Amérique... En Espagne, les trotskistes du POUM au service de Hitler viennent d'être jugés. En France, quelques espions de l'OVRA et de la Gestapo viennent d'être démasqués, mais combien d'autres continuent leur activité criminelle ?



Canton (sur notre photo) est tombée aux mains des Japonais, qui s'y sont livrés au massacre. Ils marchent vers Hankéou, qu'ils se préparent à conquérir par d'atroces bombardements. Les Japonais menacent désormais les possessions anglaises en Extrême-Orient et l'Indochine française. L'insolence des Japonais, encouragée par le diktat de Munich et la faiblesse des démocraties européennes, n'a plus de bornes.



Un autobus à gazogène qui emploie me combustible le charbon de bois beaucoup parlé de l'intérêt de ce bustible en cas de guerre. Déjà, de breux services de ces autobus fonctionnent dans la Haute-Saône. Il est tion d'installer sur les routes de des stations de charbon de bois compagnie aux pompes à essence



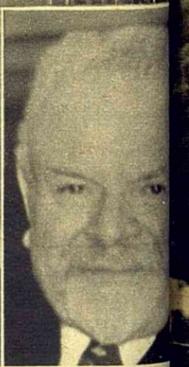
A quel géant pourrait appartenir ce gigantesque mollet, devant lequel notre sergent de ville reste contemplatif ? C'est une partie du moulage du bas-relief « la Marseillaise » de Rude, ornant l'Arc de Triomphe, et destiné au Musée du nouveau Trocadéro.



Les forces britanniques se sont emparées de Jérusalem et ont mis fin au soulèvement des Arabes dans cette ville. De nouveaux troubles ont éclaté à Jaffa et à Haïffa. Les Arabes seraient ravitaillés en argent et en armes par des agents nazis qui seraient en contact avec le grand Mufti, chef des Arabes de Palestine. Notre photo montre deux Arabes emmenés dans un camp de concentration par des soldats anglais.



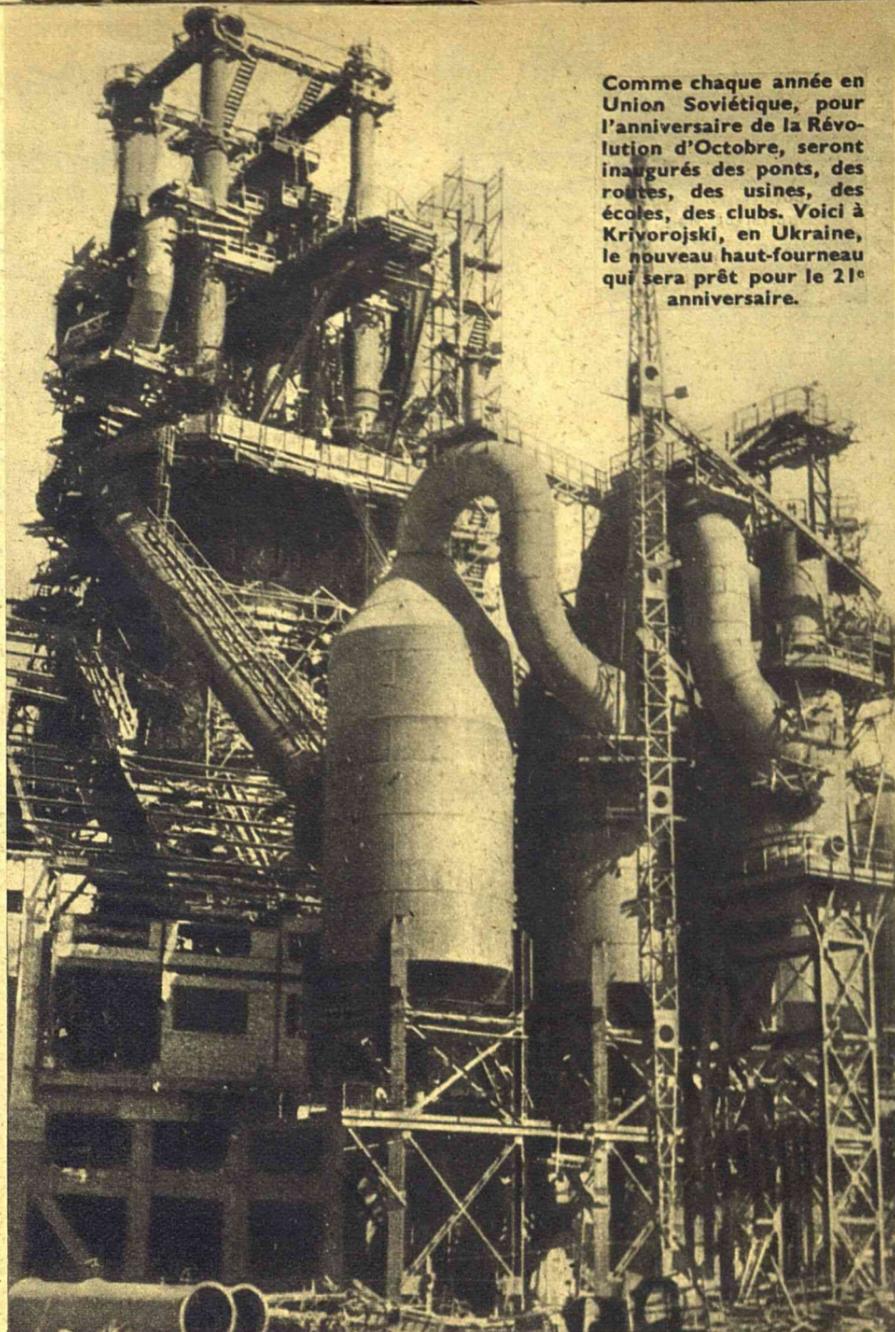
Dimanche se sont déroulées, dans les départements de la rie A (Ain à Gard inclus, plus Alger, la Guadeloupe et Réunion), des élections sénatoriales pour 96 sièges, plus un siège, hors série, dans la Haute-Savoie. Ces élections n'ont pas amené de grands changements, les radicaux ont cependant perdu quelques sièges. Un résultat à noter : le lavaliste Marcel Régner, l'homme des décrets-lois, a été battu dans l'Allier par le socialiste Marx Dormoy, grâce à la discipline du Front Populaire. Ci-dessus : la salle des téléphonistes où parviennent les résultats, au Ministère de l'Intérieur. A droite : Marcel Régner.



LE MONDE



C'est le charme de Paris que va porter en Angleterre Miss Paris, engagée pour jouer dans la revue d'un théâtre de Londres.

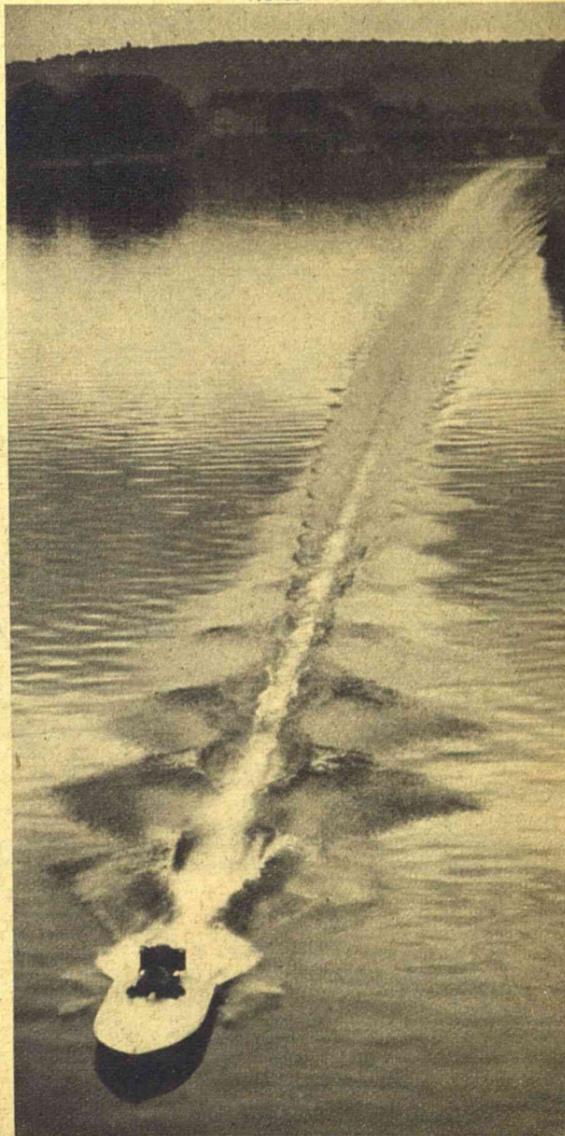
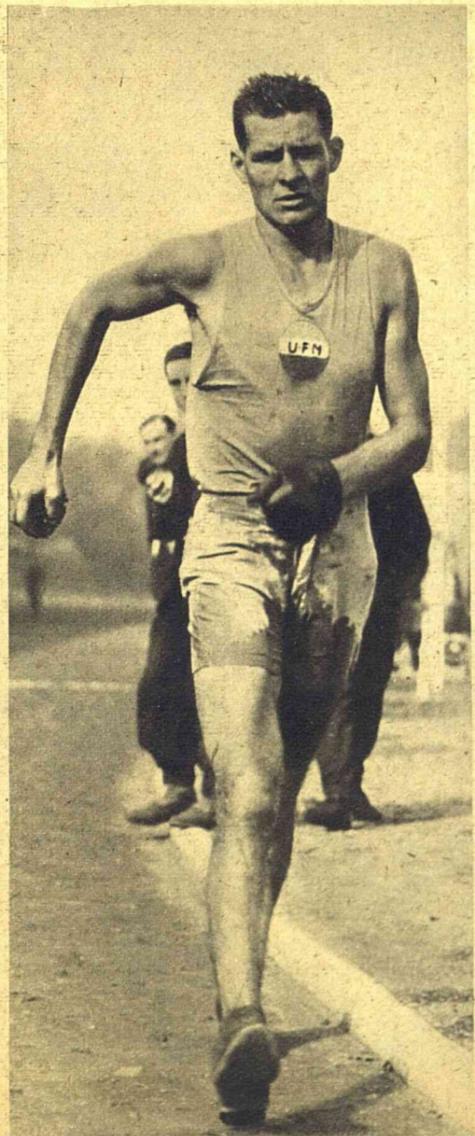


Comme chaque année en Union Soviétique, pour l'anniversaire de la Révolution d'Octobre, seront inaugurés des ponts, des routes, des usines, des écoles, des clubs. Voici à Krivorojski, en Ukraine, le nouveau haut-fourneau qui sera prêt pour le 21^e anniversaire.

Un formidable incendie a dévoré une raffinerie de pétrole aux Etats-Unis. Treize réservoirs ont flambé. La chaleur était telle qu'à deux kilomètres à la ronde les habitations durent être évacuées.

Le marcheur français Cornet a battu le record du monde des 30 kilomètres à la marche, dans le temps de 2 h. 34 minutes 16 secondes.

Cette aigrette d'eau, c'est le sillage du hors-bord de Jean Dupuy qui, dans le bassin de Suresnes, s'essaie pour le record du monde de vitesse.





La magnifique cathédrale de Strasbourg, sur laquelle Hitler, à Nuremberg, déclare avoir « tiré un trait », tandis que la veille même, au même endroit, il parlait « des autres Allemands auxquels le temps a encore refusé le bonheur de vivre sur le sol allemand ». Qui pourrait, d'ailleurs, faire encore confiance aux paroles de Hitler ?



Pendant une fête du costume alsacien, en juin de cette année, des jeunes filles du Haut-Rhin, auréolées de coiffes blanches, dansent dans une rue de Vissembourg.

Le long des houblonnières, la famille du paysan se rend à la messe. Les Alsaciennes ont sorti leurs grandes coiffures de moire noire qui encadrent si bien les teints clairs des paysannes blondes.



HITLER

Une grande enquête de **L. LOTHRINGER**

les conditions latives envenimées pella nistés des r par cette

To M. F. voic catio Le après « terri parti ment la li ment des Et avait et le inter — du d — 1938, vera — 1938, tre d et le gible Ap com toria croin récer

Me et le l'Als lein dètes sera pose ment natio de c sent de l est p Hi glen nière térie guer nous tits et n

Vo le v notre de F « dra, bour Mun Allen alsac mais mina l'Etra Un polit « sa flérie — es chen. — ment — dema les f bach del x « impr gné, l'étal trans place — (1) plir a un toute (« M

La vallée de Munter, sur le versant de la Schlute, nommée dans le monde entier pour la qualité de ses fromages. Pays de pâturages où la vie est aisée, où l'on sait manger et boire. Belle et plantureuse Alsace.

HITLER renonce-t-il à L'ALSACE LORRAINE ?

Mr Edouard Fuchs, député du Haut-Rhin, et membre du parti de l'ex (1) autonomiste Rossé, si nous ne nous trompons pas, demande à interpellier le président du Conseil « sur les mesures qu'il compte prendre pour faire cesser la campagne tendancieuse et mensongère... tendant à mettre en cause les déclarations répétées du chancelier du Reich relatives au désintéressement territorial de l'Allemagne envers la France ». Les termes mêmes de cette interpellation, la scandaleuse ignorance des bureaux ministériels, nous poussent à commencer la publication des résultats d'une enquête sur l'Alsace et la Lorraine, par la réponse qui pourrait, qui devrait être faite à cette interpellation de goût douteux.

Tout d'abord, nous connaissons très bien ce que M. Fuchs appelle le désintéressement du Führer ; voici déjà longtemps que Hitler n'a plus de revendications territoriales à poser et pourtant...

Le 7 mars 1936, ne déclarait-il pas au Reichstag, après l'occupation de la Rhénanie :

« Nous n'avons plus en Europe de revendications territoriales à poser. En ce jour, je sens qu'il est particulièrement nécessaire de reconnaître solennellement les obligations que nous imposent l'honneur et la liberté nationale retrouvées, obligations non seulement vis-à-vis de notre peuple, mais aussi vis-à-vis des autres Etats européens ».

Et ceci après avoir violé le traité de Locarno qu'il avait juré solennellement d'observer le 30 janvier 1934 et le 21 mai 1935. Depuis, l'Allemagne a fait une triple intervention.

— Intervention militaire en Espagne, au mépris du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

— Anschluss de l'Autriche alors que le 18 février 1938, le Führer avait solennellement reconnu la souveraineté de l'Autriche.

— Anschluss des Pays sudètes alors que le 13 mars 1938, Goering avait officiellement déclaré au ministre de Tchécoslovaquie à Berlin que la souveraineté et les frontières de la Tchécoslovaquie étaient intangibles pour le III^e Reich.

Après ce triple manquement à la parole donnée, comment croire, M. Fuchs, au désintéressement territorial d'Hitler que vous croyez, que vous feignez de croire sincère, au mépris des dures leçons d'un passé récent ?

Mais, rétorquez-vous — je connais vos semblables et leurs arguments — cela est peut-être vrai, mais pour l'Alsace-Lorraine, c'est différent ! chanson qu'Henlein et les siens nous ont chantée dans les pays sudètes après l'annexion de l'Autriche. De quoi demain sera-t-il fait ? C'est la question qu'anxieusement se posent tous ceux qui, consciemment ou inconsciemment, ne sont pas sous l'influence du fascisme international et de la 5^e colonne, et là où on est à portée de canon, de fusil, de la ligne Siegfried, là où on sent depuis quelques semaines une brusque poussée de la propagande nazie, ouverte ou larvée, l'anxiété est plus grande.

Hitler et ses acolytes ont une « qualité » : s'ils règlent les problèmes les uns après les autres de manière à être plus forts en hommes et en moyens matériels de combattre le jour où ils déclancheront la guerre (1), ils n'ont jamais caché leurs appétits et nous, dans l'Est, nous savons quels sont ces appétits ; car nous lisons, nous comprenons l'Allemand et notre mémoire ne nous trahit pas.

Voici tout d'abord, à l'usage de M. Fuchs si vous le voulez bien, quelques textes hitlériens relatifs à notre pays, l'un des plus beaux, l'un des plus riches de France.

« Nous espérons et nous croyons que le jour viendra, où l'Allemagne s'étendra de Königsberg à Strasbourg et de Hambourg à Vienne ». (Discours d'Hitler, Munich 1934, p. 64) ; « Il n'est sur le Rhin que des Allemands, que des Germains ; ce n'est pas le peuple alsacien-lorrain qui a acclamé le retour des Français, mais seulement certains milieux temporairement dominants ». (Cahier de l'Allemand des frontières et de l'Etranger n° 7).

Un petit livre du géopoliticien Maull — les géopoliticiens sont des gens qui complètent l'œuvre des « savants » racistes et légitiment l'impérialisme hitlérien par des considérations pseudo-géographiques — est parue en 1936 dans la célèbre collection Goshen. Qu'y lisons-nous ?

— 41 : L'Alsace « partie d'une province foncièrement allemande ».

— 100 : (à propos de la ligne Maginot qu'on nous demandera demain de céder comme on a cédé hier les fortifications tchèques, c'est ce qu'on dit à Forbach, à Lützelstein, à Sarreguemines, devant un « Seidel ») :

« C'est une tragédie étonnante et dont l'avenir est imprévisible, que la France arme contre l'Allemagne, pour sa « sécurité » sur un sol allemand et par l'établissement d'une double ligne de fortifications, transforme la Lorraine allemande en une gigantesque place forte ».

— 104 : « On peut prévoir avec certitude que la

(1) Celui qui ne subdivise pas la marche à accomplir les étapes qu'il cherche ensuite à surmonter une à une, en utilisant méthodiquement et rigoureusement toutes ses forces, n'atteindra jamais le but final. (« Mein Kampf », 273.)

Des paysans alsaciens, un jour de marché.

situation politique *actuelle* ne présente pas la conclusion de l'évolution de l'Alsace ».

Le chef de l'organisation pour le Reich du parti nazi édité une revue « Schubundgsbrief » (Cahier d'Enseignement) qui tire à près de 3 millions d'exemplaires. Que lit-on dans le n° de janvier 38 ? « L'Allemagne est un terme racial de terres, non pas une section déterminée de frontières politiques, *temporaires et accidentelles*... L'Alsace, le Brabant, la Zélande, les Flandres et la Hollande... emploient des langues allemandes ; c'est pourquoi elles sont comptées parmi les provinces de l'Allemagne ».

Le 14-11-37, on pouvait lire dans le journal de Goering, la « National Zeitung » d'Essen : « On n'est pas encore sorti de l'Allemagne quand, juste après Sarrebrück, retentit le « votre passeport s'il vous plaît ! » du gendarme français ». Et ce même article de rappeler que « pendant quelques siècles, précisément de 1153 à 1766, Nancy a été la capitale du duché *allemand* de Lorraine ». Goering veut le charbon, le fer, le sel de Lorraine comme il réclame les potasses, les richesses agricoles et les forêts d'Alsace ; mais ses appétits géologiques, il les camoufle sous des prétextes idéologiques, raciques, pseudo-historiques. C'est à la même époque, en novembre 37, que le docteur Reichert, secrétaire général du groupe de la métallurgie allemande, déclarait à Berlin, dans une conférence, qu'il convenait d'accélérer l'exploitation des minerais allemands, afin de compenser « le vol de la Lorraine ».

Certes, des aveux aussi cyniques sont rares parce qu'il révéleraient à l'opinion allemande comme à l'opinion internationale, les vrais buts d'une politique. On préfère parler de race, de langue, comme dans l'article, *venu de Strasbourg*, publié par la « Deutsche Allgemeine Zeitung » du 4 septembre 38, où l'on s'élevait « contre la politique (!) visant à enlever à un million et demi d'Alsaciens-Lorrains de langue allemande leur langue nationale et les liens qui les rattachent à leur grand passé culturel qui est allemand ». Henlein, lui-même, spécialiste de la question nationale, a dit son mot récemment sur la question alsacienne et lorraine. Dans un service de presse du parti sudète (1^{er} quinzaine de juillet 38), ne lit-on pas ces lignes qui ont dû faire rêver les candidats alsaciens au rôle de Henlein ou de Seyss-Inquart : « La France ne prend pas au sérieux la question minoritaire. La preuve en est dans la position des minorités nationales en France. Outre qu'il existe en France la race bretonne qui habite un territoire fermé, il y a des Allemands alsaciens et lorrains ainsi qu'un nombre considérable de Basques ». Et de découvrir ensuite que ces minorités sont opprimées.

« Oui, mais Hitler a, depuis tout cela, promis... », soit, mais alors comment expliquer qu'un journal italien — l'Italie, c'est aussi l'axe et la presse y est mise au pas — « La Gazzetta del Popolo », pouvait écrire le 16 septembre :

« Qu'il est amusant de voir les Français et les Anglais se consoler avec les déclarations du Führer sur le compromis naval britannique et sur la renonciation à l'Alsace-Lorraine. Mais ces gens-là savent-ils lire l'allemand ? »

Pour la première fois, par ce discours, l'Allemagne met en relief le caractère conditionnel de ces limitations ou renonciations ?

Oui, M. Fuchs, M. Rossé, les hauts bonzes du Quai d'Orsay, savent-ils lire l'allemand ou feignent-ils de l'ignorer ? En ce cas, quels buts visent-ils ? S'ils ne lisent pas l'allemand, que ne lisent-ils la brochure de Henlein éditée en français : « Nous voulons vivre comme des hommes libres ».

Mais un Français de l'intérieur, membre de l'Alliance démocratique de Flandin, ou des organisations qui, ces derniers jours, ont demandé l'appui de cette Alliance, peut me rétorquer : « Je ne veux ni la servitude, ni la guerre. L'Alsace-Lorraine, je m'en moque. Qu'on la cède à Hitler comme on lui a cédé les pays sudètes ».

J'ai entendu ces paroles dites par des gens qui, si leur attitude triomphait, nous mèneraient inévitablement à la guerre puis à la servitude.

Les appétits du néo-impérialisme allemand dépassent, et de beaucoup, nos deux provinces frontières ; ils embrassent tout le « Kulturboden », tout le « territoire culturel allemand », c'est-à-dire d'abord la Suisse, l'Alsace et la Lorraine, les colonies allemandes de la Hongrie, de la Roumanie, des Pays baltes, de l'U.R.S.S., de la Pologne ; il s'étend aussi — nous résumons ici le texte d'une brochure intitulée « Deutsches Volkstum », et édité par l'Union des Allemands à l'Etranger » (V.D.A.) (Steinacher-Hambourg 1936) — sur tous les territoires qui ont passé 100 ans ou moins sous la domination allemande ; il s'étend aussi, ce Kulturboden, sur le domaine des langues alémaniques, et, plus loin encore, sur « tous les territoires de l'Est où la langue allemande sert de langue de civilisation » c'est-à-dire à Varsovie, Bucarest, Kowno, Léningrad, Minsk, Kiev, Odessa. Il s'étend aussi — et cela nous intéresse plus particulièrement — sur tous les territoires occidentaux perdus depuis 1500 ; les 3 Evêchés, de Metz, Toul et Verdun (Verden), Cambrai, Namur, (Nanien). Certains impérialistes, inspirés par l'esprit de « Mein Kampf » sont plus voraces encore ; dans son « Combat pour la Puissance » (Munich 1937), Rosenberg, le conseiller de Hitler en politique extérieure, déclare, (p. 90), avec un sens étonnant de la propagande et du mensonge historique, mensonge assez désagréable pour Mussolini d'ailleurs, « Toulouse, qui fut autrefois complètement gothique (Goths, Francs, Alamans, Burgondes, etc. étaient des peuplades germaniques), fut le foyer de la résistance contre les prétentions des Romains au pouvoir, prétentions destructrices des peuples. La guerre des Albigeois marqua l'anéantissement du sang germanique dans le Sud du royaume des Francs. Le vieux Paris seigneurial où au moyen âge on parlait encore plus flamand que français, était tout aussi goth-germanique que la Normandie et le Pays Frison. Mais cette ville fut aussi submergée de Juifs, de sang-mêlé venus du Sud, de Romanes, etc., et elle perdit son caractère comme la vieille Rome. A la fin du XVIII^e siècle, le germanisme fut brisé à Paris. C'est seulement en Bretagne et en Normandie que la France dispose encore de sources de force nordique ».

Toulouse, que menacent les avions de Franco, la Normandie dont Goering convoite les minerais, la Bretagne où Goebbels soutient une poignée d'autonomistes, Paris sont, après l'Alsace-Lorraine, des buts visés, avoués. Toute l'Europe doit devenir nazie ou se courber sous le Diktat, chantage à la guerre, guerre, servitude, trois termes inséparables si l'on persiste dans une politique de capitulation.

Que l'Alsace et la Lorraine soient particulièrement visées — elles constitueraient un point de départ pour un bond vers l'Ouest, comme le pays sudète, pour un bond vers le Sud-Est — nous en voulons pour preuves qu'Hitler entretient à l'intérieur du III^e Reich des organisations qui s'occupent spécialement de nos deux provinces. M. Fuchs le sait-il ? ou peut-il nous apprendre officiellement que depuis le 14 septembre ces organisations ont cessé leur activité ?

Il y a d'abord l'Union des Alsaciens-Lorrains dans



le Reich. Cette union a été fondée au lendemain de la guerre pour assurer le paiement des indemnités promises par le Reich à ces Alsaciens et Lorrains. Après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, cette association a été bien entendu mise au pas, les membres peu sûrs de la direction éliminés et le D^r Ernst, nommé « Führer ». Ce D^r Ernst est fils d'un pasteur alsacien; il dirige aussi la section alsacienne-lorraine du V.D.A., ainsi que l'Institut Scientifique des Alsaciens-Lorrains près de l'Université de Francfort. Bizarre « Institut Scientifique » : dès 1926, si nous en croyons l'ex-autonomiste Dumser, le D^r Schérer, collaborateur de cette organisation, aida à créer la maison d'éditions Erminia; il finança aussi le colportage catholique de l'abbé Goldschmidt à Sarralbe, changé en 1925 en société par actions au capital de 100.000 fr.; éclectique, il finança également le colportage évangélique de Dorlisheim; le 12 janvier 1929, l'autonomiste Pinck qu'ont bien connu MM. Rossé et Fuchs, avoua avoir déjà reçu 250.000 francs de la « Ligue de protection des Alsaciens », fondée par Ernst et forte de 160 sections, avec 20.000 membres, pour la plupart anciens fonctionnaires et cheminots immigrés avant 1914 dans notre pays dont ils regrettent aujourd'hui plus que jamais la cuisine plantureuse, les vins, les beautés naturelles. Cet Institut de Francfort a une bibliothèque de 35.000 volumes, édite un annuaire alsacien fort bien fait, ma foi ! s'occupe de la revue « Elsass-Lothringen Heimatstimmen »; il publie des livres, des brochures, des tracts et veille à leur diffusion en Alsace et en Lorraine; n'y a-t-il pas dans son comité directeur, entre autres, Herr Schwander, ancien bourgmestre de Strasbourg et dernier Statthalter impérial en Alsace. Quand eut lieu l'inauguration, de l'Institut dont l'activité s'étend aussi au Luxembourg, aux cercles d'Eupen-Malmédy et partiellement aux Flandres, Ernst prononça un discours d'où nous extrayons ce passage : « Nous voulons lutter pour le peuple (Volkstum) allemand entre le Rhin, la Moselle et les Vosges et pour ce combat notre Institut forgera des armes. » Et pourtant, en apparence, quelle activité anodine : histoire du peuple lorrain, folklore, légendes que recueille pieusement le Père Pink, curé de Hambach en Lorraine et... docteur honoris causa (il le mérite bien) de l'Université de Francfort; Pinck, si nous ne nous trompons pas, a su trouver une aide précieuse dans certaine maison d'édition de Juvisy. Il faut à tout prix renforcer le particularisme alsacien et lorrain, l'orienter vers le Deutschtum, le germanisme. Ernst dispose pour cela de grosses sommes, au moins 6 millions de marks, près de 80 millions de francs. « L'Union de l'Ouest allemand », fondée en automne 33 et que dirige aussi Ernst, comprend, outre des Alsaciens-Lorrains, des Badois, des gens du Palatinat, de la Rhénanie, etc.

La radio allemande, les postes de Stuttgart, de Francfort et surtout de Sarrebrück, profitant de l'épouvantable insuffisance de Radio-Strasbourg, diffusent des soirées alsaciennes. Tous les soirs, Sarrebrück diffuse le « Grenzécho », l'écho des frontières, démagogiquement conçu. On lit devant le micro des traductions de textes tirés de journaux français, comme par hasard, de journaux « nationaux » : le *Journal*, *Grimoire*, le *Matin*, dont les articles anti-juifs, antimarxistes, anti-maçonniques, anti-front populaire ont des échos qui rappellent si étrangement la presse mise au pas d'outre-Rhin; on lit aussi des extraits de la presse alsacienne et lorraine : *Elz*, les *Kurier* de Rossé, dont nous reparlerons, le *Forbacher Bürger Zeitung* où M. F. de Brinon, ami de P. Laval, servit d'intermédiaire à de Wendel (« feuille anti-française », comme s'est exprimée le 17-1-37 l'unanimité des adhérents à la section forbachoise de l'U.N.C.) sont régulièrement cités; ces émissions remontent, aussi à l'intérieur du Reich, le moral des fanatiques en chemises brunes qui pensent : « En France, nos amis sont forts et vont venir au pouvoir. » Radio Sarrebrück adresse parfois des appels aux « camarades du front » : des anciens soldats allemands demandent à nouer correspondance avec des anciens soldats alsaciens ou lorrains qu'on invite à venir *gratuitement* en Allemagne, auxquels on adresse des journaux, des lettres prohitlériennes; tous les moyens sont actuellement employés pour renouer des liens entre les anciens du 15^e corps d'armée dont le siège était à Strasbourg; excellent moyen de renforcer la ligne Maginot, n'est-ce pas, Herr Fuchs ? Une revue est même éditée à Fribourg dans cette intention : les « Elsass-Lothringische Mitteilungen ». Signalons des rencontres, organisées entre les anciens étudiants de l'Université de Strasbourg, entre les anciens élèves des lycées de Metz, Strasbourg, Colmar, Mulhouse; ces réunions, dont les intentions sont claires, ont lieu tantôt en Bade, tantôt en Alsace ou en Lorraine; elles permettent à des propagandistes bien stylés et très discrets d'avoir leur entrée dans certaines familles bourgeoises ou petites bourgeoises, de parcourir innocemment le pays, de faire insidieusement un travail de sape, nécessaire pour la réalisation des visées « désintéressées » de Hitler, l'homme qui un jour a proclamé : « Plus un mensonge est grand, plus il porte. »

Et la presse allemande ? Allez regarder dans nos pays un kiosque, une bibliothèque de gare. Les journaux nazis abondent, qu'on vend au quart, au tiers de leurs prix allemands, ce qui témoigne de la part de nos gouvernants d'une indulgence très singulière. 25 quotidiens allemands se vendant à 1.000 exemplaires environ chacun, 100 hebdomadaires totalisant 45.000 exemplaires, 100 revues mensuelles avec 25.000 exemplaires, répandent la bonne parole; ces imprimés encombrant les salons d'attente de certains avocats et de certains médecins. On voit naître depuis quelque temps de nombreuses librairies. Qui fournit les fonds ? Car enfin, installer une librairie coûte cher et les clients sont rares, mais n'existe-t-il pas à Karlsruhe une centrale secrète qui s'occupe de la diffusion de la presse et du livre dans nos deux provinces. L'action nazie ne se borne pas là; elle intervient activement dans la politique alsacienne et lorraine. Mais cela, c'est une autre histoire que nous n'apprendrons pas à M. Fuchs — c'est un vieux renard — mais à nos lecteurs.

(A suivre.)

H. LOTHINGER.



Les volontaires de la liberté qui viennent de débarquer du train à la gare d'Austerlitz traversent le boulevard de l'Hôpital pour se rendre à la Maison des Métallos où un chaleureux accueil les attendait.

Les volontaires des brigades reviennent des tranchées

AJX quais de la gare d'Austerlitz, les trains de banlieue se succèdent. Ils sortent de la brume rousse couleur de l'automne, ils sont « humides de rosée », comme un envoi de fleurs verlainien. De leurs flans surgit le peuple des travailleurs qui se précipite à la tâche de chaque jour avec une grave ardeur.

Mais, après les convois qui viennent de Juvisy, d'Orly, d'Abblon, de Verrières, voici qu'un long courrier se range à son tour, freine ses grands wagons internationaux qui ont roulé toute la nuit sur la France endormie, le rapide Cerbère-Paris.

Celui-là, il y a du monde pour l'attendre. Plus qu'on n'en vit jamais aux retours de vacances, une assistance grave, émue d'avance. De tout : des femmes, des enfants, des vieux et des jeunes. Avec des fleurs cueillies qui attendent sur les chariots de bagages, avec des paquets de gauloises bleues qui semblent impatientes de s'ouvrir... Avec des civières aussi.

On attend un train de blessés venant d'Espagne.

CEUX DES BRIGADES

Ils rentrent, les amants de la Liberté, ceux qui sont partis dans une flambée magnifique, sans rien réserver d'eux-mêmes, donnant tout, et jusqu'à leur vie, pour le salut et la défense de leurs idées.

Les voici, derrière les vitres embuées des compartiments, voici la lueur pâle de leurs yeux sur leurs masques las. Comme ils regardent ce monde retrouvé, ces villes que ne menacent point les escadrilles, ces hommes, ces femmes, qui ont dormi en paix, ce Paris que plusieurs ne connaissent pas, qui était au bout de leurs rêves comme la cité noire des révolutions et des enthousiasmes, et d'où, depuis un an, leur est venu tant de **désillusions** !

Le premier sentiment que l'on éprouve à les voir est de crainte : comme ils doivent nous mépriser ! Nous, les préservés; les « à l'abri », ceux qui ont toléré les crimes de la non-intervention, qui ont poussé de lâches soupirs d'aise quand le fascisme vainqueur a, sur eux, appuyé sa botte sanglante, à Munich.

Et puis, tout de suite la crainte fait place à l'étonnement. On pense : « Comme ils sont sages, comme ils sont doux ! » Jusqu'à ce que l'évidence s'impose : « Ces hommes, ce sont des saints et des héros. On ne doit pas leur prêter des sentiments vulgaires. Ils ne jugent point. Ils ne confondent pas leurs amis avec leurs ennemis. Ayant tout consenti en fait de sacrifice, que leur importe le reste du monde. Ils se sentent justifiés, purs, en règle avec leur conscience comme avec la vie »

Des poings se lèvent, et parfois c'est le gauche, car le bras droit est en écharpe. Les premiers sourires éclairent les joues amaigries. On saute à terre, quand on a son juste compte de jambes. On aide les copains à débarquer. On se passe les pauvres valises qui représentent tout l'avoir de chacun.

Bientôt, ils sont trois cent cinquante sur le quai, s'organisant par groupes de langues, par nationalité, sans bruit, avec ce sens des disciplines nécessaires et consenties qu'on acquiert vite là-bas.

Il y a des Français, des Italiens, des Allemands, des Autrichiens, des Yougoslaves, des Anglais, des Américains, des Tchèques, des Hongrois, des Polonais, des Hollandais, des Canadiens. Toute la terre, tous les peuples du monde ont délégués là-bas la fleur de leurs hommes.

Et, tout de suite, avec une évidence qui ne se discute pas devant ces hommes-là, on se dit :

— Non, il n'est pas possible que ces sacrifices-là soient inutiles. Si cela devait être, il manquerait quelque chose à l'équilibre de l'univers. Il n'y aurait plus de justice, le grand mot deviendrait une notion vide de sens, bonne à jeter. Il n'y a pas de doute : nous vaincrons !

L'ACCUEIL DE PARIS

Sur le boulevard de l'Hôpital et dans la rue Buffon, à cent cinquante taxis qui attendent, le compteur encauchonné de lustrine. C'est ainsi à chaque fois que des blessés espagnols arrivent : le syndicat des chauffeurs met, sans compter, toutes les voitures nécessaires à la disposition des Comités d'accueil. C'est la première gentillesse du cœur populaire de Paris. Merci, les gars du taxi. Et par la Bastoche et les rues ouvrières, les trois cent cinquante s'en vont « en carrosse », comme dit l'un d'eux vers la Maison des Métallos. C'est rue d'Angoulême, dans le onzième, pas loin de Charonne, du Père-Lachaise et du Mur des Fédérés, un quartier peuple, qui est admirablement choisi pour eux. Ils vont se restaurer. Pour eux, les serveuses volontaires transportent les brocs de café au lait, les camarades tranchent des mètres et des mètres de pain blanc que les jeunes filles tartinent de beurre frais. Et après le pain du corps, celui de l'esprit, le bré meeting où on viendra dire à ces hommes qu'on les aime bien, qu'on sait ce qu'ils valent, ce qu'ils ont fait, et qu'ils sont désormais les enfants privilégiés de ces démocrates pour lesquelles ils ont versé leur sang.

Tour à tour, Heussler, du Comité d'Aide; Rebière, Becker, secrétaire de la Fédération du Bois, dont les arrivants ce matin sont les hôtes; Fouchard, député de Seine-et-Oise, prennent la parole. On envoie des télégrammes à Marty, à Négrin.

Ce soir, tous ces hommes coucheront dans un lit, à l'hôtel, ou dans une clinique s'ils sont malades. On les habillera, on les chaussera, on s'occupera d'eux de toutes les manières...

MAIS QUEL EFFORT !

Réalisez-vous bien, vous qui me lisez, ce qu'il en coûte ce qu'il faut d'argent, en plus des bonnes volontés, des concours gratuits, des dévouements de toute espèce qui se rencontrent et s'offrent ?

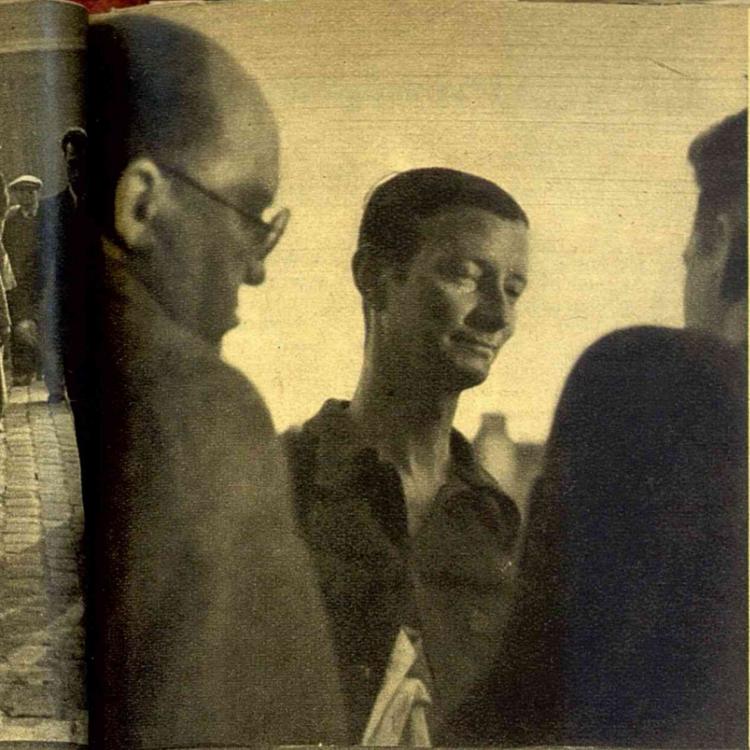
Je suis allé me renseigner au Comité International d'Aide à l'Espagne, rue de Paradis, sur ce qui est fait sur ce qui est à faire.

Tout de suite, je me suis vu entre deux immensités : l'ampleur des efforts accomplis, la grandeur de la tâche à accomplir.

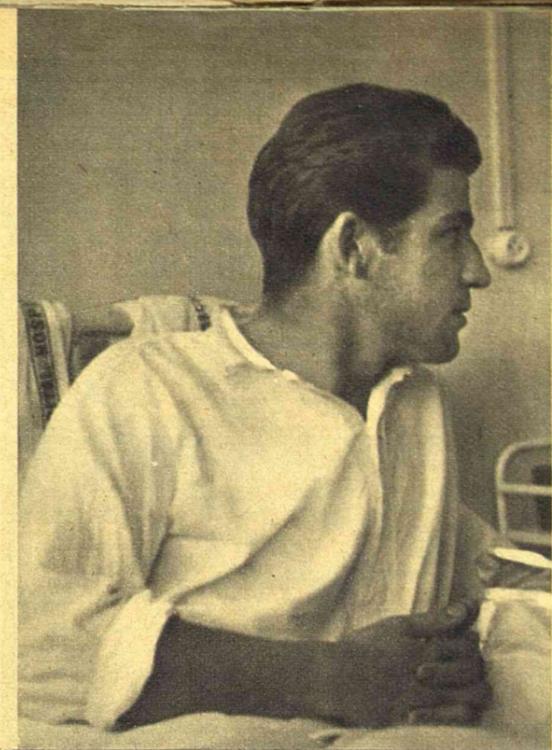
Ce qui a été fait par ces organismes privés — parfois en dépit de la mauvaise volonté des pouvoirs publics — est invraisemblable. Un jour peut-être, le compte sera fait de ce que : argent, temps, travail, dons en nature, le cœur populaire a envoyé en Espagne. Cela confondra bien des gens.

Quelques chiffres ? En voici un, bien éloquent. Savez-vous ce que, depuis le mois de septembre 1936, le Comité d'Aide a distribué aux familles de volontaires blessés ou mutilés ? **Dix millions six cent cinquante mille francs** !

Dix millions et demi collectés. On peut bien dire, pièce à pièce, quasi sou à sou. Dix millions pris sur leur nécessaire par ceux qui n'ont jamais de superflu. Voyez un peu ce que ça représente; songez qu'au seul mois d'août 38 on a pu collecter six cent huit mille francs !



Le responsable des blessés des Brigades (au centre) en conversation avec notre collaborateur Pierre Scize (à gauche) et André Heussler (à droite).



Le commissaire politique du bataillon André Marty, qui a été hospitalisé, avec de nombreux autres blessés, à l'hôpital d'Eaubonne.



La chienne espagnole du centre de rapatriement des brigades à Val de Vyania qui, ayant été à la peine et perdu une patte au front, est à l'honneur avec ses copains les volontaires.

es trachées de la liberté. **DES HOMMES !**

Par *Pierre SCIZE*

Où c'est une goutte d'eau dans la mer. Les besoins monstrueux assiègent les œuvres, les comités, les ambulances, les hôpitaux.

Ce simple article du programme qu'est le rapatriement des blessés, par exemple, et cet autre que va être le rappel des brigades internationales, pouvez-vous concevoir ce qu'ils coûteront ?

Un remarquable effort de coordination et d'unité vient de s'accomplir. On a vu fusionner ensemble le Comité d'Aide et le Secours Populaire de France, de manière à faire confluer toutes les générosités en une caisse centrale. On a vu les Unions des Syndicats, à Paris et en province, accomplir leur effort maximum pour l'Espagne.

Mais chaque jour l'appel se fait plus pressant. Trois mille cinq cents blessés depuis mai ont repassé la frontière. Des aveugles, des unijambistes, des manchots, des tuberculeux, et tous ont reçu les soins que nécessitait leur état, ont été hospitalisés, rééduqués, envoyés en convalescence. Les Maisons de Repos des Syndicats se sont ouvertes devant eux. Soixante à quatre vingt grands mutilés ont passé l'été au bord de la mer, au Cap d'Ail.

La question de l'appareillage des mutilés va se poser. Savez-vous ce qu'il en coûte ? La double prothèse des jambes, y compris l'intervention chirurgicale toujours nécessaire, revient entre 18 et 20.000 francs ! Les organisations scandinaves, à elles seules, assument la charge de 80 prothèses. C'est beaucoup ? Mais il y en a des centaines !

Et voici l'hiver ! Il faut donner à ces hommes des vêtements chauds, des chaussures, des couvertures. Les rendre aptes à nouveau à la vie civile. En vérité, les hommes dévoués qui sont à la tête des organisations, les Heussler, les Chauvet, et Bureau, et Dumont, et Lampe, et Vittori, et tant d'autres, et les camarades qui organisent l'active Amicale des Volontaires (80, rue du Faubourg-Saint-Denis), se trouvent en présence d'une tâche surhumaine.

Je dois à la vérité de dire que jamais, à aucun moment, l'espoir ne les abandonne, ni le courage, ni même la gaieté. Des braves, oui. Et aussi des braves gens.

CEUX D'EAUBONNE

Enfin, je suis allé visiter les grands blessés hospitalisés à Eaubonne (Seine-et-Oise) par les soins du Comité d'Aide.

Ah ! vous tous que le découragement effleure, que le cafard menace, que l'ennui frôle, que ne pouvez-vous aller à Eaubonne ! Vous en reviendriez guéris, transformés, enthousiastes, vous réapprendriez l'espoir près de ces hommes qui auraient les plus grandes raisons du monde de désespérer.

Il y a là 68 blessés, venus de tous les pays du monde pour défendre l'Espagne. Il y a des blessures graves, d'autres atroces. Il y a des jambes arrachées, des bras enlevés, des paralysés de la langue, et ces affreuses plaies que font les balles explosives — car le fascisme ne répugne pas à se servir des plus barbares moyens de combat. Il y a des gaillards de vingt ans étendus sur un lit depuis douze et quinze mois. Il y a des tuberculeux par suite de blessure aux poumons.

La salle de la Mutualité, archi-comble, où le Secours Populaire de Paris avait organisé, le 19 octobre, une soirée au sujet de l'Espagne. Du blé, du pain, pour empêcher de mourir de faim un peuple dans son droit. Henri Raynaud a pris l'engagement, au nom de l'Union des Syndicats dont il est le secrétaire général, d'acheter à l'office du blé 100.000 quintaux de blé qui seront envoyés immédiatement à l'Espagne républicaine.



A Paris chez les

à

L'« ANGE », ce terre-neuvas aux campagnes innombrables n'est pas, ainsi qu'on le pourrait croire, dans quelque port de Bretagne, et la houle qui le berce ne vient pas du large : un gros remorqueur d'une compagnie parisienne passe, tirant derrière lui de lourds chalands, et ce sont les vagues de son sillage qui redonnent au bateau des grandes pêches son doux dodelinement des jours de mer calme, des jours aussi passés à l'abri des jetées, ces jours qui suivent ou précèdent les tempêtes.

« L'Ange » n'est, ni à Saint-Malo, ni à Fécamp, ni à Douarnenez, ni nulle part dans un port de mer : il est à Paris, quai d'Auteuil, sur l'eau tranquille et noire de la Seine, dans le bruit des lourds autobus, des voitures et des métros qui passent...

Ne croyez pas non plus qu'il soit ici simplement pour le plaisir des yeux. Il n'est pas un décor, on ne l'a pas placé là pour que les gens qui passent s'arrêtent et, devant ses grands mâts, rêvent de beaux voyages sur des mers tranquilles. Si des gens s'arrêtent et rêvent c'est tant mieux et c'est bien leur droit. Mais leur imagination irait cent fois plus loin, l'illusion serait complète, et les gens qui s'arrêtent, sur le champ, vogueraient en pensée « sur des mers lointaines » s'ils savaient que le trois-mâts évocateur de vastes horizons continue à Paris de vivre sa vie rude et forte de marin.

« L'Ange » est en effet « armé », et la vie du bord, chaque jour, se déroule aussi méthodique, aussi disciplinée que si le bateau naviguait. Il est en partance de la même manière qu'il le serait dans un quelconque port du monde.

Ce bateau terre-neuvas est devenu un navire-école dans Paris.

Et ses élèves — son équipage — sont rentrés aussi sage-ment que de studieux potaches.

J'ai mis pied sur le pont au moment précis où le commandant admonestait ses « hommes ». Ils étaient réunis sur le gaillard d'avant, alignés, au garde à vous, et pas un n'osait broncher. Les « hommes » de « l'Ange » ont de 13 à 17 ans ! Le commandant Lecoq leur disait à peu près ceci :

« Certains d'entre vous se moque de la discipline ? C'est bien. J'ai ainsi à choisir entre deux manières : vous traiter en hommes ou vous traiter en enfants. Vous m'obligez à vous traiter en homme. On vous gâtait, on était avec vous bon, trop bon, et bien cela est fini : vous n'aurez plus de nourrice ! Vous êtes dorénavant des hommes et comme tels vous serez traités. Je souhaite que vous reveniez très vite à une plus grande sagesse ; en attendant que vous vous amendiez, je compte être avec vous sévère, très sévère. Que chacun de vous se le tienne pour dit. C'est tout. »

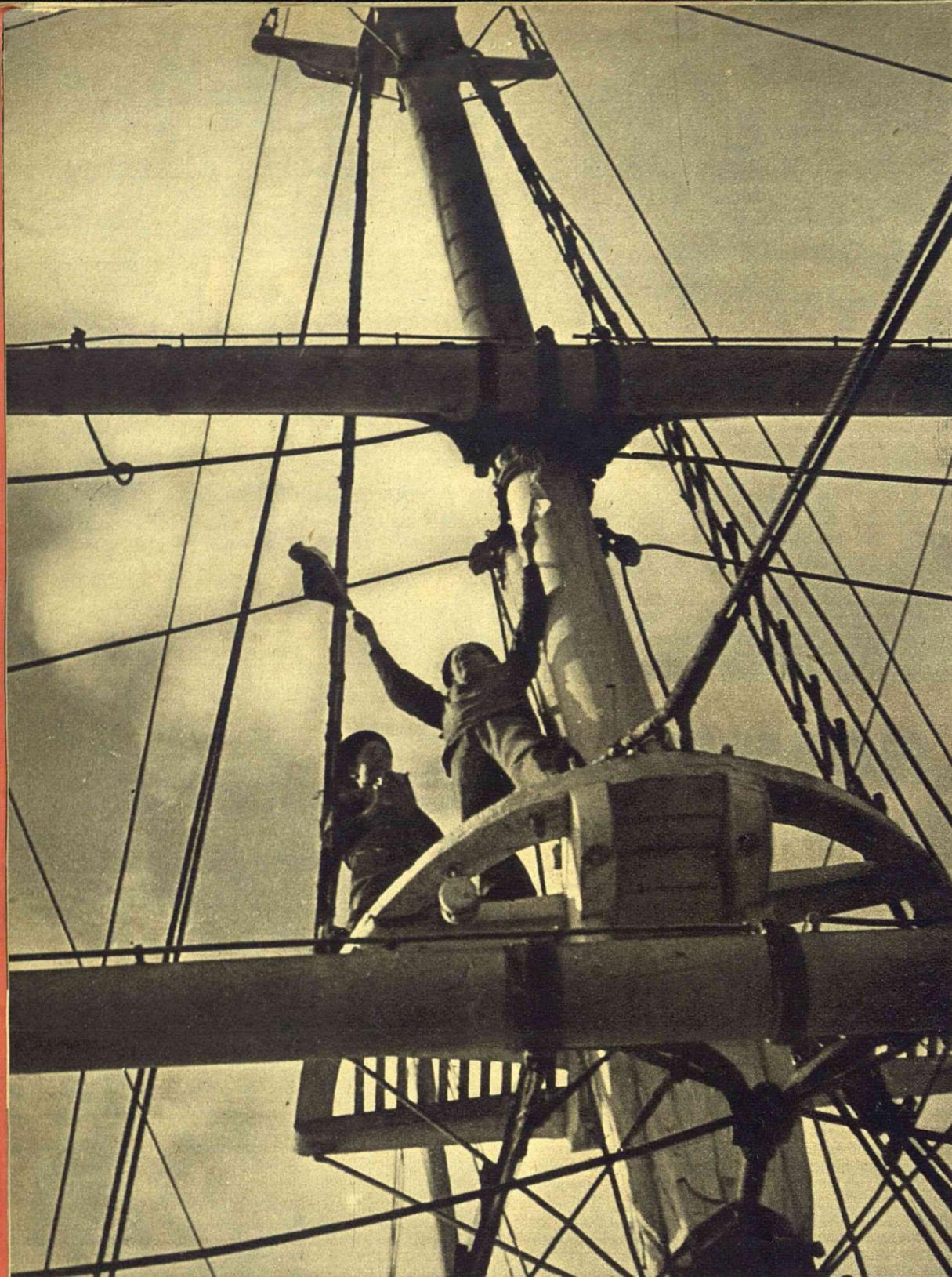
Le commandant me fit signe de le suivre et les gosses se secouèrent, certainement honteux d'avoir, une fois encore, mis « leur commandant » dans une aussi grosse colère.

Son bureau se trouve placé sous le gaillard arrière, tout contre le mât. Au mur, des tableaux, des photographies, des lettres officielles. Un tableau du Capitaine Lecoq lorsqu'il commandait le « Diderot ». Neuf cents hommes à bord !

Le commandant est fâché :

« J'aime tous ces enfants mais je ne peux admettre que la moindre atteinte soit faite à la discipline du bord. J'ai derrière moi quarante années de métier ! Je connais bien les hommes et je sais que l'indiscipline est la faute la plus grave, la plus dangereuse.

« Les enfants qui viennent ici, le plus souvent, ne possèdent pas cette élémentaire notion de discipline sans laquelle, à mon avis, dans notre métier, on ne peut rien faire qui vaille. Il convient donc que nous la leur donnions, sans brutalité mais aussi sans faiblesse. Et c'est pourquoi vous m'avez entendu tout à l'heure les réprimander vertement...



Comme s'ils faisaient route vers Terre-Neuve, avec les anciens équipages de « l'Ange », les jeunes matelots apprennent à faire les signaux au mât de misaine.



Une des premières sciences de la vie de marin : savoir faire un nœud ou « mateloter ».



On dort dans des hamacs comme de vrais marins, et le matin, les « hommes » de service s'occupent au pliage des hamacs.



Un cours de français à bord de « l'Ange ».

chez les marins enfants à bord de l'ANGE

« Ce que ces enfants, de 13 à 17 ans, enfants de Paris et de Province, font ici ? Ils apprennent leur métier de marin et nous leur donnons en outre une culture générale qui les prépare aux différents examens de l'Enseignement Primaire. Ils ont chaque jour cinq heures de cours : français, sciences, histoire, géographie, mathématiques, etc., cours qui sont entrecoupés d'exercices pratiques et de séances de culture physique.

« Cette école-flottante que j'ai fondée et installée sur ce vieux bateau, acheté par moi à Fécamp, donne donc aux enfants dont j'ai la charge, une instruction primaire très suffisante (cinq professeurs se chargent des différents cours). Elle donne aussi le « Certificat de Service préparatoire à la Flotte » qui permet à tous ceux qui le possèdent de poursuivre avec les plus grandes chances de succès la magnifique carrière de marin. L'école forme principalement

des mécaniciens qui vont ensuite à Rochefort, à Lorient.

« A bord, ils apprennent leur métier et, à cet effet, ils sont occupés plusieurs heures par jour aux multiples travaux que nécessitent l'entretien, la vie même du navire. Les quatre-vingt-six élèves, divisés en deux catégories : les tribordais et les bâbordais, vont alternativement, soit aux cours, soit aux exercices pratiques : la timonerie, la manœuvre, le poste de sécurité, les signaux, le poste de lavage, le matelotage, etc...

« L'école ne bénéficie d'aucune subvention : nous n'avons rien obtenu des Pouvoirs publics. Je fais l'impossible cependant pour que les parents de ces gosses ne paient, pour le prix de leur pension complète, pas plus cher qu'un nourrisson qu'on expédie quelque part en Province ! C'est assez vous dire quels efforts nous devons faire !

« Mais si, comme je l'espère, nous formons de bons, de

« L'Ange » au quai d'Auteuil, dans le port de Paris, est toujours prêt à appareiller — et il semble que le vieux bateau partage la même impatience, le même désir de courir la mer que ses marins-enfants, amateurs de belles aventures...



La corvée de pont.

vrais marins qui aiment leur métier, alors nous nous retrouvons heureux et fiers. Qu'ils aiment leur métier autant que je l'aime et la joie ne leur manquera guère, croyez-moi. »

Le commandant m'a laissé : il avait à inspecter les classes. J'ai visité le bateau, j'ai vu le grand dortoir, les hamacs de marins, les deux salles de cours, j'ai vu les « hommes » de l'équipage grimper au haut des mâts, je les ai vus au « matelotage », à l'école des signaux, partout.

Tous ces apprentis marins, je les ai vus apprendre leur métier avec le plus grand sérieux.

Ils avaient l'air heureux. Il y avait chez tous un tel élan, une telle joie ! Et, lorsque j'ai demandé à l'un d'entre eux ce qu'il pensait de sa vie sur l'eau, il m'a répondu, souriant, presque surpris que l'on puisse poser une telle question : « Mais c'est magnifique ! », alors l'idée m'est venue que tous ces gosses jouaient peut-être aux marins et qu'ils vivaient ensemble l'histoire la plus belle, la plus riche des possibles aventures.

Jean ROIRE.

Pendant un moment de détente, au bastingage de « l'Ange », les jeunes matelots admirant les quais de Paris.

Front Populaire toujours vivant!

Depuis que le Front Populaire fut réalisé dans notre pays la réaction n'a de cesse et poursuit sa fin. Bien des fois elle a pensé avoir réussi et a dû déchanter le lendemain. Toutes les divergences qui se manifestèrent au cours de l'action, et que souvent elle suscita, furent exploitées à fond en vue de la rupture. Tantôt elle essaya de dresser un parti contre l'autre : rappelez-vous cette joie dans la presse de droite et ces manœuvres chaque jour qu'éclairait un désaccord entre le Parti Communiste et le Parti Socialiste et provenant toujours d'un écart du programme du Front Populaire, comme sur la dévaluation ou la « non-intervention », par exemple. Tantôt elle essaya de dresser les radicaux contre la C. G. T. lorsque, las de subir les provocations et les illégalités du grand patronat, les syndicats réagissaient.

A l'intérieur même de certaines grandes formations du Front Populaire, la réaction sut utiliser les adversaires camouflés de ce grand rassemblement ou les provocateurs trotskistes pour semer la division. Elle ne réussit pourtant pas à le disloquer.

Pourquoi ? Nous allons répondre par la bouche de l'homme qui, depuis qu'il s'est livré à de violentes attaques contre la classe ouvrière, depuis qu'il a signé la capitulation de Munich, ne peut certes prétendre représenter au pouvoir le Front Populaire. Nous aurons en même temps donné les raisons pour lesquelles, en dépit des manifestations de joie des hommes de la grande bourgeoisie annonçant que le Front Populaire est mort et des avantages qu'elle a marqués, le Front Populaire est toujours vivant et reste la grande espérance des masses populaires.

Dans le numéro de *Regards* du 18 juillet 1935 M. Edouard Daladier déclarait :

« Le Front Populaire répond à une réalité dans le pays. Comme à toutes les époques où la liberté est menacée par les factions, les républicains mettent un terme à leurs divisions ou à leurs polémiques subalternes afin de défendre dans une étroite union les droits de l'homme et du citoyen. »

« Le Front Populaire a été la protestation spontanée des masses contre les idées, les méthodes et les prétentions de la vieille réaction arborant cette fois les couleurs du fascisme. C'est pourquoi il groupe pour cette œuvre nécessaire de défense républicaine les partis de gauche et ceux de l'extrême gauche, la paysannerie et les classes moyennes aux côtés des grandes organisations ouvrières. »

« Mais il est nécessaire que le grand mouvement populaire — la défense de la liberté une fois assurée, sur le terrain politique — entreprenne avec vigueur une œuvre aussi indispensable de libération sociale. »

Que de chemin parcouru par l'homme qui dénonça les « 200 familles », qui maintenant prend leurs ordres ! On ne parle plus des factieux, on libère les assassins du C.S.A.R. Il n'est plus question de libération sociale, on attaque les 40 heures et on emprisonne des militants syndicalistes ! La défense républicaine, la liberté ne sont plus en cause pour le Président du Conseil puisqu'il fait cadeau de la seule République existant en Europe Centrale à Hitler, puisqu'il met en vacances presqu'illimitées les Chambres et interdit des réunions démocratiques.

Mais tout cela n'empêche que les motifs qui présidèrent à la naissance du Front Populaire et qu'invoquait en 1935 M. Daladier existent toujours, plus impérieux encore maintenant que les entorses successives et aggravées au programme du Front Populaire nous plaquent devant une situation aussi sérieuse à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur. C'est un fait, qu'encouragés par l'attitude du Président du Conseil et la dangereuse lâcheté de Munich, les fascistes de France relèvent la tête et méditent un nouveau 6 février.

Nous avons dès le premier jour affirmé que le Front Populaire est autre chose qu'une coalition électorale, parlementaire ou gouvernementale, qu'il est avant tout un mouvement des masses résolues à s'unir étroitement pour lutter contre l'ennemi commun. Là est le secret des échecs répétés des manœuvres de division des 200 familles qui prirent les effets pour la cause.

On peut donc dire que ce ne sont pas les reniements de quelques politiciens qui peuvent briser le Front Populaire. Non plus que la résolution inspirée par M. Daladier à la C. E. du Parti Radical et prétendant que le Parti Communiste s'était mis hors du Rassemblement parce qu'il n'acceptait pas les accords de Munich, contrairement à l'esprit même du programme du Front Populaire, ce Parti qui est à l'origine du Front Populaire et lança la « sublime formule » : pour le Pain, la Paix, la Liberté.

Ainsi pensent les 40.000 travailleurs accourus l'autre jour à Buffalo, après l'interdiction de leur manifestation, pour exiger que l'on s'occupe enfin des vieux et des chômeurs. Ainsi pensent les milliers et les milliers de travailleurs de la casse ouvrière ou des classes moyennes qui participent à travers tout le pays aux couragieuses réunions du Parti Communiste. Ainsi pensent les électeurs qui, au cours des scrutins partiels, renforcent les positions du Front Populaire. Ainsi pense la grande majorité des élus honnêtes du Parti Radical qui doivent leur mandat à l'acceptation du programme du Front Populaire, et c'est ce qu'ils diront au Congrès de leur Parti, déjouant une fois de plus les calculs de la réaction comme sauront les déjouer les délégués au Congrès de Nantes de la C. G. T., qui manifesteront certainement avec éclat leur unité et leur volonté de retour au programme.

La population du Vaucluse manifesterait certainement aussi avec force son attachement au Front Populaire si, par une mesure ridicule qui montre, en même temps que les dangereuses tendances du député d'Orange, sa crainte du Front Populaire et de son jugement dans son département, M. Daladier n'y avait interdit toutes les réunions communistes !

L'examen objectif des faits démontre que le Front Populaire est toujours solidement ancré dans les masses qui comprennent exactement à qui et à quoi incombent les responsabilités de la situation actuelle. Le Front Populaire, pour elles, n'a pas dit son dernier mot et elles savent qu'elles doivent rester plus unies que jamais pour faire face au danger et reprendre la marche en avant.

Les grandes campagnes d'affiches — grandes en surface seulement — payées par les banques et Berlin, n'y changeront rien.

Non plus une dissolution de la Chambre dont on a tant parlé et que les amis du Front Populaire peuvent, éventuellement, voir venir avec sérénité. Nous ne craignons pas, nous, le jugement du pays.

En 1938 comme en 1936 le pays est Front Populaire.

Léon NOEL.



Le trop célèbre Carbone, puissant gangster de Marseille.

MARSEILLE alimente régulièrement les chroniques criminelles de la presse de France et souvent celles de l'étranger. Triste prérogative pour la deuxième ville de France. On abdiquerait facilement chez les Phocéens l'honneur de jouer un rôle dans les « grands reportages spéciaux » des revues spécialisées.

On y consentirait d'autant mieux que le privilège d'être assimilé à Chicago, comporte d'autres désagrè-



Au centre, les menottes aux mains, Emile Long, chef de la bande de gangsters qui attaqua le train de l'or et s'empara de 150 kilos de lingots d'or.

ments et d'autres dangers que ceux de la publicité du genre crapuleux.

La pègre marseillaise travaille dans des genres divers : trafics, prostitution, vol à main armée, etc., etc... Une légende veut que les « spécialistes » de ces « genres » soient divisés. Que le voleur ne veuille pas être assimilé au souteneur. Que le trafiquant d'opium méprise le tenancier. En un mot que le milieu ait son « honneur » et ses « grades ».

Légende : la règle du milieu, c'est l'absence de scrupules. Les usages : la corruption, l'intimidation, le chantage par la menace. Il faut laisser aux sadiques littéraires les enluminures du crime.

Régulièrement, les enquêtes criminelles mènent aux maisons closes (comme celle de la récente affaire du « train de l'or »). Et les instructions sur le trafic des stupéfiants aboutissent au trop fameux Carbone, propriétaire d'établissements spéciaux.

Il existe un monde spécial où tout se retrouve et où tout se mélange. Ce monde a ses grands hommes, ses parvenus. Sa seule loi est une solidarité d'ensemble née des complicités.

Ce monde est « tranquille » à

Le PROCÈS du POUM et les défenseurs de la 5^e colonne

SIGNE des temps : quelques semaines seulement se sont écoulées depuis la tragédie de Munich et l'attention du monde est retenue par des affaires d'espionnage sans précédent. Les Etats-Unis sont le théâtre d'un procès d'espionnage vraiment gigantesque où l'on reconnaît directement la main de l'Allemagne et de ses alliés de l'axe. En France, une lumière, hélas ! insuffisante, vient d'être jetée sur les menées de l'Ovra et de la Gestapo au sein même de la police française. En Espagne, les révélations faites au cours du procès contre le POUM font frémir tous les gens honnêtes. Ceux-ci n'ont que du dégoût pour les misérables qui, agissant pour le compte de Franco, de Hitler et de Mussolini, exécutant les consignes de Trotski, ont failli mener à sa perte le vaillant peuple espagnol.

Des accusés qui nient, sans cependant se défendre, des criminels qui, accablés par les faits, feignent des troubles de mémoire, des malfaiteurs de la pire espèce qui, lorsqu'ils avouent, font figure de coquins pris la main dans le sac. Leur principal dirigeant, Nin, ayant su se sauver à temps, se garde bien de comparaître devant les juges pour défendre une cause qui est indéfendable. Qu'aurait-il à craindre, s'il n'avait pas sur la conscience combien d'attentats, d'actes de trahison et de sabotage, de

repondre à un tribunal dont la haute élévation morale et la correction sont reconnues de tous, anarchistes honnêtes y compris, tels Emma Goodman, dirigeante des anarchistes anglais qui, en insistant sur les garanties données aux accusés pour assurer leur défense, a dit : « Aucun pays en temps de guerre n'agirait envers des espions comme le fait la République Espagnole. »

Supposez que pendant la guerre des journalistes français se soient faits les porte-paroles de l'Allemagne en reproduisant systématiquement les articles calomnieux de la presse allemande. Les aurait-on laissés en liberté et leur aurait-on tressé des couronnes ? Les pounistes ont agi de la sorte dans leur journal « Batalla ». Quel homme honnête oserait prendre leur défense ?

Supposez que la France soit envahie par l'Allemagne hitlérienne et qu'un régiment français, au moment de la bataille, quitte son poste et livre les tranchées aux bandes nazies. Le laisserait-on en liberté ou le jugerait-on pour trahison ? C'est pourtant cela qui s'est produit avec la 29^e division, qui abandonna le terrain aux rebelles et aux hitléro-mussoliniens.

Qu'ils aient donc le courage, ces singuliers défenseurs de traîtres et d'espions, d'approuver ouvertement ces crimes, qu'ils aient le courage de dire que, eux aussi, sont pour l'assassinat

des ministres et dirigeants du Front Populaire Espagnol, pour ces complots que fomentèrent et dont sont convaincus les accusés du POUM.

Et nous leur demandons d'être conséquents avec eux-mêmes. Nous leur demandons, puisqu'ils défendent les espions et assassins du POUM et leur meneur Trotski, de prendre également la défense des Rumrich, Griebel et Cie, ces espions germano-italiens aux Etats-Unis, nous leur demandons de coller des affiches pour approuver et défendre les inspecteurs de la sûreté qui livraient les noms des antifascistes italiens à l'Ovra, nous leur demandons de déclarer ouvertement qu'ils approuvent ceux qui livrent les secrets de la défense nationale française à Hitler.

Fait étrange : aujourd'hui ils lancent des appels pour le POUM, hier ils ont approuvé les accords de Munich et le démembrement de la Tchécoslovaquie, avant-hier, aux jours de la mobilisation, ils ont collé des affiches défaitistes que la police a dû lacérer. Dites donc, ô singuliers défenseurs de la justice, que la meilleure méthode de défendre le droit est de sauver les criminels, que la meilleure façon de sauver la paix est de donner des coups de poignard dans le dos des défenseurs de la paix dites donc ouvertement, qu'ayant approuvé le démembrement de la Tchécoslovaquie, vous désirez la destruction de l'Espagne républicaine et que vous ne vous opposerez pas au démembrement de la France.

B. G.

MARSEILLE PROPRE

par notre correspondant particulier Fernand PAURIOL

Marseille. On l'a laissé longtemps vivre et prospérer. Pourquoi? Parce qu'il est nécessaire à quelques-uns.

Lorsque M. Sabiani, du P. P. F. affiche sur les murs que Carbone est son « ami », cette affirmation publique a de toutes autres raisons que l'amitié.

Lorsque M. Spirito mitraille à Bandol un policier coupable d'avoir enquêté contre lui, sans que la presse marseillaise trouve un bas de colonne pour en aviser ses lecteurs, elle a d'autres motifs que la pudeur dans son information. M. Bourrageas, grand maître du consortium des journaux du Sud-Est, a une villa à Cassis. Si les relâchés de l'affaire Prince n'ignorent pas le chemin de cette villa, la raison n'en est sans doute pas le charme des relations de ces hommes du monde.

Quant à la magistrature, un seul exemple : Spirito tire plusieurs coups de feu sur un inspecteur. Après quoi, le juge d'instruction de Toulon l'interroge. Spirito n'est pas arrêté. Mieux, il porte plainte...

La police? Pour la juger, il faut faire le bilan de son inactivité.

Au début de l'été, les voleurs à main armée avaient jeté leur dévolu sur les recettes des petits commer-

certain élus sont sommés d'intervenir par téléphone.

Périodiquement, un père de famille informe la Sûreté de la disparition de sa fille. La Sûreté enregistre, sans plus. Il n'y a là aucune exagération. En huit jours, le journal « Rouge-Midi » n'a-t-il pas reçu la visite de quatre pères de famille honorables qui ont relaté des cas contrôlables de cette nature?

Un fait nouveau vient de troubler considérablement le milieu marseillais et ses correspondants. (On pourrait écrire ses « clients », s'il ne s'agissait de rapports réciproques). C'est une campagne vigoureuse entreprise par le Parti Communiste et par son journal pour « Marseille-Propre ».

L'interpénétration du domaine de la pègre et de quelques cercles politiques marseillais est certaine. Toute une tranche de la vie politique de la ville est pleine de cette interpénétration et de ses résultats sur le terrain électoral.

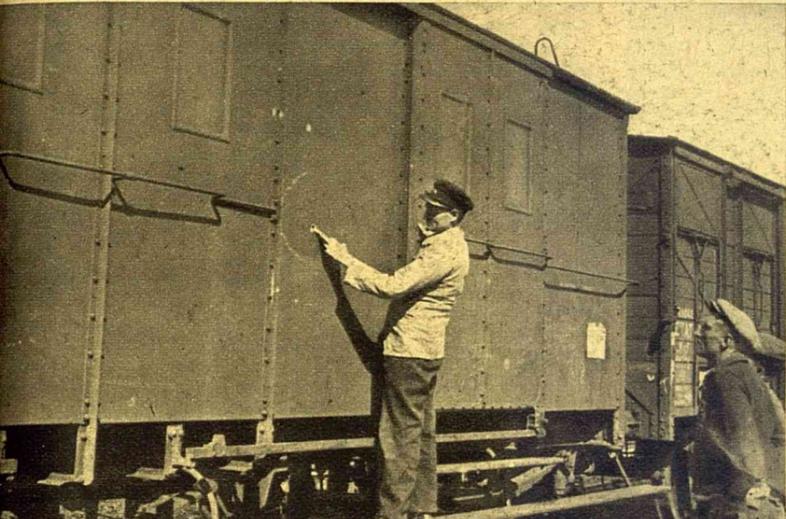
Il était fatal que le Parti Communiste, dont le développement à Marseille a introduit un facteur nouveau de propreté politique, en vienne à poser la question de la moralité sociale dans la grande cité.

ceux
vulle
rafcis,
, etc.,
« spé-
soient
e pas
ue le
enan-
u ait
les »,
c'est
ges :
le
lais-
s en-
rimi-
closes
ffaire
truc-
cians
arbo-
nements
l où
mé-
hom-
i est
des
» à

bande
150 ki-

front
plots
vain-
con-
leur
es-
leur
ment
Cie,
tats-
des
e les
aient
s à
dé-
vent
dé-

lan-
r ils
h et
ova-
mo-
dé-
érer.
s de
e de
cri-
uver
poi-
e la
yant
ché-
tion
vous
bre-
G.



Les traces de balles sur le train de l'or qui fut attaqué par la bande Long.

çants. Chaque jour, une bande pénètre dans un débit de tabac, une bijouterie, un bar. Les agresseurs disparaissent avec la caisse dans des autos volées. La plupart courent encore.

Les trafiquants de stupéfiants travaillent à leur aise. Tous les deux ou trois ans, on saisit un « colis » de quelques dizaines de kilos d'héroïne ou d'opium. On apprend qu'il venait de Gènes ou de Constantinople, qu'il allait à Paris ou au Maroc. On arrête un vague intermédiaire. L'enquête meurt dans le silence. C'est un accident, une maladresse...

M. Cals, Commissaire Central, Chef de la Sûreté, est un homme très connu à Marseille. Chaque meeting, chaque réunion le trouve sur la chaussée entouré d'agents et de gardes mobiles. Mais la population marseillaise aimerait mieux que la notoriété de son Commissaire Central s'appuie sur des succès remportés dans la lutte contre les criminels.

Quant à la prostitution et son commerce, on tombe là dans le domaine public. Chaque Marseillais connaît les sièges des hommes aux mains blanches et au physique trop soigné. Les établissements « clandestins » ont des affiches sur leurs portes. Quand la police des mœurs veut appréhender une prostituée,

Sa campagne trouve un écho si grand, une si chaleureuse approbation qu'elle va sans nul doute déterminer des mesures. Déjà une enquête spéciale sur la situation a été décidée à Paris. Un commissaire divisionnaire a été détaché. Il aura une enquête à faire. Son dossier menace d'être lourd.

Mais il ne faut pas s'illusionner. Si la propreté de Marseille exige des mesures concernant le contrôle de la police, de ses chefs, le choix des hommes et des méthodes, elle exige surtout la fin des complicités scandaleuses, de celles qui sont courantes dans les milieux fascistes et dans la haute société marseillaise.

Le courant populaire pour Marseille-Propre permet de penser qu'on sera, de bon gré ou non, obligé de mettre le couteau dans la plaie et de donner à Marseille la propreté à laquelle elle aspire.

Au moment où nous parvenait l'article de notre excellent correspondant de Marseille, F. Pauriol, on apprenait la suspension de M. Thnoz, sous-chef de la Sûreté de Marseille. Premier résultat d'une vigoureuse campagne de salubrité. Et ce n'est pas fini !...

Une vue de Policka, la ville tchèque, coupée en deux par le diktat de Munich.



Sur la nouvelle frontière de Tchécoslovaquie

POLICKA, la ville coupée en deux

ELLE est déjà devenue célèbre la petite ville de Policka près de la frontière bohémomoravienne, située aujourd'hui sur la ligne de démarcation qui sépare le terrain occupé par les troupes allemandes du reste de la Tchécoslovaquie estropiée.

Il n'y avait qu'une minorité allemande de 0,2 % dans cette ville tchèque qui, par le verdict de la Conférence des Ambassadeurs à Berlin, fut englobée dans la cinquième zone d'occupation. La consternation de la population ne peut être décrite. Ce furent des scènes d'un désespoir biblique qui se déroulèrent quand la délimitation de la cinquième zone fut annoncée (*). Le 10 octobre, jour de l'entrée des troupes du Reich, la ville était muette et sourde : le cadavre d'une ville autrefois gaie et pleine de vie.

Aujourd'hui la ville a repris partiellement vie, les troupes allemandes ayant, après de pénibles négociations germanotchécoslovaques, évacué les trois quarts de Policka. Mais la vie de la ville partagée en deux par la ligne de démarcation est étrange.

La frontière coupe la place de Palacky et suit la rue de Masaryk. Dans le territoire occupé — en pays étranger — se trouve le parc où les jeunes femmes de Policka venaient autrefois avec leurs bébés. Aujourd'hui des soldats allemands s'y promènent un peu gênés par le mi-

lieu si étranger qui les entoure, dans le centre de cette ville « libérée du joug tchèque et redevenue allemande ». En territoire occupé se trouvent aussi le lycée, les écoles, l'église des frères tchèques, la sous-préfecture et tout le faubourg autour de l'usine de munitions (ce qui explique les vraies raisons pour lesquelles Policka fut réclamée par le Reich).

Les enfants vont à l'école « au delà de la frontière ». Les instituteurs les guident en grands groupes jusqu'à la place de Palacky où les enfants passent la frontière avec un laissez-passer collectif comme un troupeau exporté.

La vie économique est en stagnation. Les marchands se plaignent amèrement. Le nombre des chômeurs s'est rapidement accru. A 9 heures du soir toute le monde doit être rentré à la maison. De nombreux réfugiés venant des régions voisines, occupées par les Allemands, vivent provisoirement chez des parents ou des amis à Policka. Ils ont apporté avec eux leurs soucis et leurs angoisses qui s'ajoutent aux difficultés de ceux qui les secourent. Beaucoup d'habitants ont leurs terres ou ateliers au delà de la frontière, ou encore ils habitent à l'étranger et doivent franchir la « ligne » pour arriver à leur lieu de travail.

« Comment vivra-t-on demain? Ne perdra-t-on ses économies par le changement du système monétaire? Que fera-t-on avec les terres au delà de la frontière? Pourra-t-on librement passer de l'autre côté? Ne chasseront-ils pas les ouvriers tchèques de l'usine? Telles sont les questions anxieuses que l'on entend poser partout dans cette malheureuse ville où l'incertitude règne et paralyse les hommes depuis qu'elle est coupée en deux par le honteux diktat de Munich.

(*) Comme toujours dans les grandes tragédies, il y eut une note grotesque, un habitant de Policka ayant lu, dans une ancienne chronique, qu'au moyen âge la ville avait été une fois occupée par les Allemands et rachetée par les habitants eux-mêmes, le brave homme proposa de collecter « 5.000 gulden or » comme jadis pour racheter la ville.



F. C. WEISKOPF.

L'exode des populations tchèques continue vers Prague. Voici une foule de réfugiés attendant le train qui les conduira dans la capitale tchèque.



Ramon Novarro, qui perdit soudainement toute faveur après ses débuts dans le « parlant ».

PENDANT des semaines et des mois, Hollywood a été soumis à une véritable invasion. Non seulement des ingénieurs du son, des experts en matière d'acoustique, non seulement des dramaturges et des acteurs de théâtre de New-York viennent en Californie. Non seulement ceux qui ont d'importants contrats, ceux qui ont été appelés par téléphone ou télégraphe. Il en vient aussi beaucoup qui n'ont pas été appelés, beaucoup qui veulent être de la partie, qui espèrent pouvoir faire leur pelote, qui comptent que, lors de la nouvelle répartition des millions, ils pourront gagner quelque chose.

Ils ne raisonnent pas à faux car, à Hollywood, les producteurs ne savent pas encore — et ne le sauront pas de longtemps — dans quelle direction ils doivent s'orienter. Ils congédient leur ancien personnel à tour de bras. C'est par douzaine qu'ils jettent sur le pavé leurs anciens collaborateurs. Ils cherchent du nouveau personnel. N'importe qui est doué d'un peu d'intelligence peut sans difficulté s'assurer une petite place. Le film en est où il se trouvait 15, 18 ans auparavant. Tout recommence de nouveau. Etre de la partie, voilà ce qui importe.

Parmi ces gens étranges qui sont apparus à Hollywood sans y être appelés se trouvent entre autres des messieurs et des dames très remarquables : ils se disent spécialistes de la voix, professeur d'élocution, connaisseurs de la technique vocale, professeurs de déclamation. Car les stars, c'est du moins ce que prétendent les professeurs, ne savent certes pas parler et ne l'apprendront jamais si eux, les professeurs, ne le leur enseignent pas. Modestement, ils ajoutent : « Avec nous, n'importe quelle vedette, si peu douée soit-elle, apprendra à parler. »

Des écoles pour la technique de la voix sortent du sol.

Tout d'abord, on n'y prête guère attention. Les stars sont optimistes. Elles sont trop enivrées de leur propre succès pour croire possible que ce succès puisse être mis en doute. Elles ont oublié d'où elles sont sorties. Elles ont oublié que leurs jolis visages et leurs jolies jambes sont devenues populaires parce qu'une publicité, qui a coûté beaucoup de millions, a rendu populaires ces jambes et ces visages. Tout comme le public, pour qui cette publicité est faite, elles sont maintenant victimes de cette publicité. Elles croient qu'elles sont de grandes actrices.

Mais cela ne dure pas longtemps. Le désespoir des producteurs s'étend aux stars. Les producteurs demandent : « Peut-on entendre de jolis visages ? Est-ce que des jambes élancées ont aucune valeur dans un film sonore ? »

Les stars deviennent pensives. Peuvent-elles vraiment parler ? Elles ne l'ont jamais essayé. Elles l'ont toujours considéré comme allant de soi. Maintenant que la question leur est posée brutalement, elles ne sont pas si sûres d'elles-mêmes. Peuvent-elles parler ? Seulement quelques-unes d'entre elles, seulement les plus âgées d'entre elles, qui sont autrefois parues sur scène. Les plus jeunes ont pour ainsi dire été cueillies en pleine vie. Il suffisait à Hollywood qu'elles fussent jolies. Et soudainement, il faut qu'elles parlent, et même, si possible, qu'elles chantent.

Les stars deviennent pensives. Les stars deviennent anxieuses et elles se précipitent dans les écoles pour la culture de la voix.

Voyez, elles sont là debout et font des exercices de respiration. Aspirer par le nez, expirer par la bouche ! Retenir la respiration aussi longtemps que possible ! Remplir les poumons d'air ! Se tenir droites, les épaules en arrière, la poitrine en avant, rentrer le ventre ! Encore une fois, s'il vous plaît !

La sueur de l'effroi perle sur le front des étoiles. Prolongera-t-on leur contrat ? Seront-elles encore demain les favorites du public ? La panique s'empare d'elles.

Tout dépend de la façon correcte de baisser et de lever la voix ! Ne pas parler trop haut ou trop bas ! Le menton en bas, le front en avant ! Ne pas avaler les syllabes finales ! Fortifier les muscles du cou par des exercices ! La bouche ouverte, les dents séparées ! Apprendre à rire !

(*) Voir « Regards », du 6 octobre.

Il y a dix ans

LE CINEMA PARLANT NAISSAIT

IV *

Comment et pourquoi John GILBERT fut évincé

Un grand reportage de Curt RIESS

John Gilbert, qui fut la plus grande étoile du cinéma muet, mais qui ne put s'adapter au cinéma parlant, photographié avec sa jeune femme, il y a une dizaine d'années. John Gilbert mourut en 1936 du désespoir de n'avoir pas pu continuer sa carrière.



Aux yeux des étoiles perlent des larmes de colère et de désespoir. Elles rient. Il faut qu'elles apprennent à rire, à n'importe quel prix. Un rire plein, résonnant. Leurs poings se serrent. Tout leur corps transpire d'effort. Elles ne se désistent pas, elles ne renoncent pas. Elles veulent rester de la partie. Elles ne veulent pas passer sous les roues.

Elles crient. Ah ! Elles crient. Ha ! Tout d'abord deux minutes par jour, puis trois minutes, puis cinq minutes. Elles crient les syllabes séparément, stridentement, accentuées. Ceci est bon pour le développement de leur diapason élevé, leur expliquent les professeurs. Puis viennent les tons profonds. Les stars crient Bang ! D'abord deux minutes, puis trois, puis cinq. Elles s'écroulent, mais elles continuent à crier. Etre de la partie ! Se cramponner au succès ! Maintenant, elles disent des phrases. Des phrases avec beaucoup de sons « s », des phrases qui n'ont aucun sens et dans lesquels tous les mots commencent pas un « s ». Elles s'embrouillent, elles se trompent, elles recommencent depuis le début, elles recommencent toujours depuis le début, elles ne renoncent pas, elles ne considèrent pas la bataille perdue.

Une des écolières les plus douées et les plus assidues

Bébé Daniels, grande actrice du cinéma muet, a su rester une vedette du cinéma parlant.

est Joan Crawford. Elle n'a jamais été une enfant gâtée de la fortune. Elle n'est pas devenue star du jour au lendemain. Elle a dû lutter pour franchir chacune des étapes de sa carrière. Il y a de meilleures actrices qu'elle, il y en a vraisemblablement de plus jolies, mais il n'y a pas de travailleuse plus docile, pas de volonté plus ferme. En apprenant maintenant à parler, elle ne fait que continuer la lutte qu'elle a soutenue jusqu'à présent.

Beaucoup d'autres étoiles se transforment, apprennent, s'améliorent et peuvent ainsi conserver leurs places au premier plan. Harold Lloyd est l'un d'entre eux, Ronald Colman, Charles Farrell, Conrad Nagel appartiennent à ce groupe. Parmi les femmes : Norma Shearer, Janet Gaynor, Bébé Daniels.

Des artistes qui jusqu'alors n'avaient joué que de petits rôles, ou qui n'étaient pas en vue que depuis peu, se poussent de plus en plus au premier plan des films sonores. Parmi ceux-ci : Clive Brooks, William Powell, Warner Baxter, Victor Mac Laglen et Will Rogers.

Les stars travaillent à leur amélioration avec le courage du désespoir. Il faut qu'elles rassemblent les dernières ressources de leur énergie pour ne pas abandonner la bataille. Car les grands producteurs ne les encouragent nullement. Au contraire, les grands producteurs voient tout en noir. Ils sont désespérés et ils ne le cachent pas. Ils se sont engagés à payer aux stars des gages énormes pour des années à venir. Et maintenant, ils ne peuvent se libérer de la peur de ne pouvoir, désormais, faire travailler ces stars. Leur anxiété devient certitude. Sans aucune raison, sans aucune justification positive, ils sont absolument persuadés que la dernière heure de la plupart des stars a sonné. Cela devient pour eux une idée fixe, un complexe. Ils ne parlent plus d'autre chose. Ils en parlent sans arrêt. Ils en parlent quand on les interviewe. De sorte que leurs plaintes s'infiltrèrent de leurs bureaux dans les ateliers, dans les demeures des stars, puis d'Hollywood à New-York, dans le monde entier.

Qui est la vedette la plus payée ? Qui a le plus grand pouvoir d'attraction pour le public ? Qui assure à chaque film les plus énormes recettes ? Qui reçoit le plus de missives d'admirateurs en extase ?

John GILBERT !

John Gilbert a 30 ans lorsque la vogue du film sonore submerge Hollywood. Physiquement, il est très bien et il est un excellent acteur. Sa popularité est sans limite. Jouer dans un film avec lui signifie le succès certain. Greto Garbo est devenue la grande Garbo dans les films où elle a été la partenaire de John Gilbert et dans lesquels Gilbert était la vedette.

John Gilbert est un enfant du théâtre. Sa mère était actrice dans une troupe de tournées, son père était également acteur. Il passa sa jeunesse dans les villes de province où sa mère jouait à tour de rôle. A 18 ans,



ns

AITEN AMERIQUE

on le place comme machiniste chargé de la manœuvre du rideau, mais il perd cet emploi parce qu'il fait tomber le rideau au milieu d'une représentation. En 1915, la même année, il va à Hollywood et tourne deux courts films pour un salaire hebdomadaire de 15 dollars. En 1918, il a déjà 40 dollars par semaine. A partir de 1922, il gravit rapidement les échelons de sa carrière. Il tourne le « Comte de Monte-Christo », « l'Homme qui reçoit des gifles », « La veuve joyeuse », « La grande Parade ». Il tourne plus tard, avec Lilian Gish, « Bohème » et, avec Greta Garbo, « Anna Karénine ».

On ne saisit pas pourquoi John Gilbert, qui sortait justement du théâtre, n'aurait pas pu parler. Mais la rumeur se répandit bientôt hors des ateliers qu'il avait un diapason beaucoup trop haut, puis elle se précisa et s'avéra définitive. John Gilbert n'a pas encore tourné un seul film parlant, pas même une scène. Et cependant, la rumeur est fortement enracinée.

Lorsque John Gilbert en a connaissance pour la première fois, il rit. Mais bientôt, il cesse de rire. Il devient songeur. Il est pris de doutes. Serait-ce possible?... Non, c'était une absurdité, on ne doit pas se laisser abattre. De bons amis viennent le voir avec des mines soucieuses, racontent ce qu'on leur a raconté. De nouveau, les soupçons l'assaillent. Conférences avec les producteurs. Pourquoi les producteurs sont-ils si gênés? Pourquoi proposent-ils de longues vacances, pourquoi ne veulent-ils pas parler du prochain film tourné avec lui? John Gilbert commence à ressentir quelque chose qu'il n'a jamais senti de sa vie : la peur. Lorsqu'il passe son premier examen pour les films parlants, il est déjà condamné. Sa voix tremble de nervosité. Sa voix tréssaille et les experts en matière vocale se jettent des coups d'œil significatifs. John Gilbert ne pourra jamais faire un bon film parlant.

Entre temps, on tourne encore un film avec lui. Mais quand ce film — 1929 — est présenté, le public se moque de son ancienne idole. Dans sa voix, il n'y a rien de masculin, elle est mince, faible et d'un diapason trop élevé. Après quelques jours, on suspend la présentation de ce film.

Le public passe à l'ordre du jour. Mais les producteurs aussi rayent John Gilbert de leurs cadres. Ils ne font pas un second essai. Ils ne lui donnent pas une autre opportunité. Ils le considèrent fini.

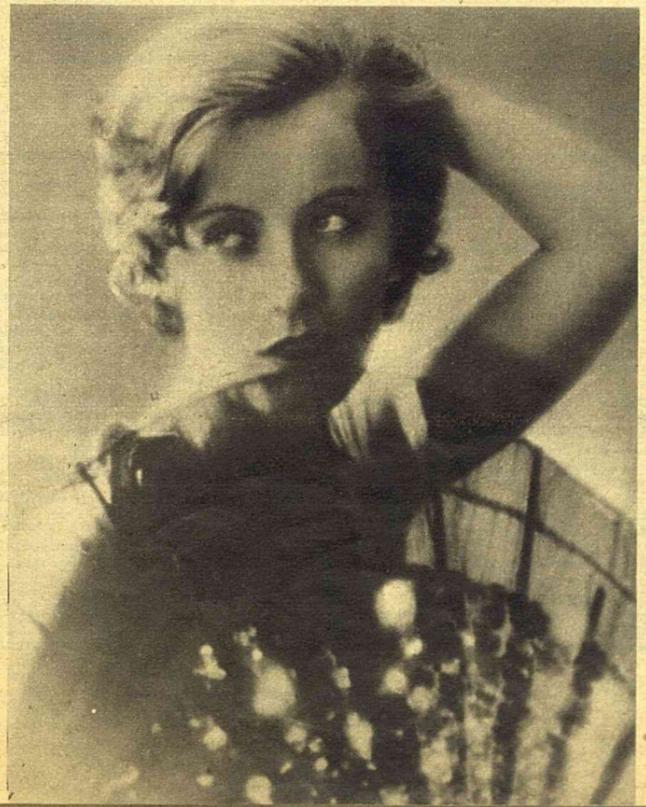
Il lutte dans la solitude, sans chance de succès. Il dépense toute une fortune pour éduquer sa voix. Il subit même une opération de la gorge. Mais plus personne ne croit en lui, ou en son avenir. On l'a depuis longtemps relégué.

Il commence à boire. En quelques années, il change de façon incroyable. Il est riche. On a dû lui verser les sommes prévues par son contrat, il vit dans une magnifique maison de Beverley Hills, et pourtant il décline tellement que plus personne ne s'occupe de lui. Il ne peut pas vivre dans l'ombre. Il lui faut le succès.

Lorsqu'en 1933 Greta Garbo tourne la « Reine Christine », elle se souvient de lui. Elle lui doit beaucoup. Elle insiste et malgré l'épouvante des producteurs, pour que Gilbert soit son partenaire. Le résultat démontre que les producteurs avaient raison. Gilbert n'est plus ce qu'il était. Il est devenu fatigué. La brillante jeunesse, la fougue masculine, tout cela n'existe plus. Tout cela a été détruit par l'alcool.



Qui reconnaîtrait dans les trois photos ci-dessous celle qui devait devenir la grande, la divine Greta Garbo?



En 1936, il meurt. Son cœur n'a pu supporter les excès d'alcool. Mais cela n'est que le verdict de la médecine. Il faut chercher plus loin la véritable cause de sa mort. Le film sonore a tué John Gilbert.

L'homme qui jouait aux côtés de Gilbert dans « La Grande Parade », Karl Dane le splendide comédien danois, a disparu précédemment, disparu de façon brutale. Son accent rend ses interprétations impossibles dans les films sonores. Dane disparaît de Hollywood, reparaît, accepte es emplois temporaires, continue à descendre la pente, disparaît. On retrouve sa trace en 1934. Il s'est suicidé. Mais ce n'est là que la raison technique de sa mort. Le film sonore l'a tué.

Pendant les années 1928 et 1929, chaque première de Hollywood est un petit purgatoire. Angoissées, les stars se demandent si après la première elles existeront toujours. Il arrive souvent qu'une star ne paraît pas à la fête qu'on avait l'intention de donner en l'honneur de sa première.

Un condamné à mort renonce à son dernier pas. Madge Bellamy dut renoncer au cinéma parce qu'elle n'avait aucune voix. Olive Borden et Evelyn Brent suivirent. Vilma Banky ne put se débarrasser de son accent hongrois. William Haines devint décorateur d'intérieur. Bill Duncan, le cow-boy favori, dut renoncer à sa profession et trouva un emploi dans une fonderie. Fred Esmelton se mit dans la boulangerie, Ramon Navarro, bien qu'il eut une voix de chanteur, perdit soudainement toute faveur, son public l'abandonna et il dut se retirer.

Tout cela se produit à une cadence échevelée. Les stars disparaissent aussi vite qu'elles ont fait leur apparition. Plus vite encore. Hier encore, elles étaient craintes et représentaient une mise de fonds de plusieurs millions. Aujourd'hui elles se rendent à l'atelier. Elles veulent se rendre dans leur loge. Elles s'arrêtent médusées. Est-ce qu'hier encore leur nom n'était pas inscrit sur cette porte? Quelqu'un doit avoir peint pardessus. Un autre nom paraît là. Les stars comprennent. Elles secouent les épaules et s'en vont. Quelques semaines se passent et leurs palais sur les collines de Hollywood sont vides. Un écriteau indique : « A louer. » Hollywood passe par des jours pénibles. Les stars qui se sont maintenues ne savent pas combien de temps elles maintiendront encore leur position. Elles économisent. Elles veulent avoir quelques réserves pour les années qui viennent et seront peut-être très dures. Les cabarets de nuit, les marchands de fleurs, les charcutiers, les tailleurs, les salons de mode, tout Los Angeles s'en ressent. Mauvais jours, mauvais jours!

Les figurants meurent de faim. Le jeune film parlant ne fait pas d'exception. Tout est tourné à l'intérieur des ateliers. L'action se déroule dans quelques scènes. Pour cela, pas besoin de multitudes!

Les petits acteurs se plaignent aussi. Le film muet avait beaucoup d'action, et par conséquent une foule de rôles. Le jeune film parlant endigue l'action autant que possible afin de gagner du temps pour les dialogues et les effets de son. Donc, moins de rôles pour les petits artistes. On tournait un film muet en 8 ou 10 semaines. Le nouveau film sonore est pris entre 2 et 6 semaines, parce qu'il peut être fait avec un peu moins de décors. Donc, des engagements plus courts pour les petits artistes. Avant la naissance du film sonore, on tournait à Hollywood de 600 à 800 films par an. Maintenant, au début de la nouvelle époque, le marché ne demande que de 300 à 400 films sonores. Chacun de ces films est présenté pendant des semaines. Donc plus rares opportunités de travail pour les petits artistes. Hollywood passe par des jours pénibles. Et à New-York, Chicago, Philadelphie, Detroit, les musiciens de cinéma sont renvoyés. Ils font des démonstrations devant les palais. Ils adjurent le public de protester contre la « musique en boîtes de conserves ».

Vainement. Le film sonore a conquis le public. Le film sonore s'avance comme un gigantesque rouleau à vapeur, il gagne du terrain, toujours plus de terrain, et laisse brisés derrière lui des milliers de musiciens sans travail.

(A suivre.)

Curt RIESS

RADIO

M. MAILLARD, MINISTRE DE LA RADIO

J'ai sous les yeux le « nouvel » horaire des émissions d'informations, tel que l'avait communiqué la direction de la radiodiffusion du ministère des P. T. T. Cet horaire, qui devait être appliqué à partir du 15 septembre dernier, indiquait :

« 6 h. 30, 7 h. 30, 8 h. 30 et 9 heures, pour tout le réseau, y compris Radio-Paris ».

Vous avez bien lu, n'est-ce pas? Sept heures trente. Or, vous pouvez toujours essayer d'entendre des informations à cette heure-là: il n'y en a point. Que s'est-il donc passé?

Notre confrère Paul Campagne nous l'explique. Dès qu'il eut pris connaissance du nouvel horaire, « d'une ville méditerranéenne et ensoleillée où il villégiaturait, M. Maillard adressa, au président du Conseil et au ministre des P. T. T. un télégramme de protestation qui ressemblait à un ultimatum —

disons, à un diktat, pour employer un mot d'actualité. »

Et le lendemain de cette mise en demeure, l'émission de 7 h. 30 disparaissait. Comme une simple Tchécoslovaquie.

Pourquoi M. Maillard, administrateur du « Matin » et radiophobe bien connu, en voulait-il à cette émission plutôt qu'aux autres. La réponse est aisée : 7 heures 30 du matin c'est à peu près la seule heure à laquelle les travailleurs des usines, des bureaux et des magasins pouvaient, sans gêne, écouter des informations.

M. Maillard a estimé que c'était intolérable. Ce monsieur veut bien permettre à la radio de diffuser des informations, mais à condition que personne ne puisse les entendre. Et, naturellement, on s'est empressé de lui donner satisfaction.

Eh bien! ce scandale ne peut durer. Le scandale, entendez bien, ce n'est pas l'attitude de M. Maillard, mais celle de M. Daladier et de M. Julien, ministre des P.T.T. et (par accord) de la radio.

On nous dit que ce dernier n'y est pour rien et qu'il désapprouve, en son for intérieur, les décisions que l'oblige à prendre son président du Conseil. Ah! ça! M. Julien est-il ministre ou domestique? Est-ce un

portefeuille qu'on lui a donné ou un plumeau?

M. Julien nous fait regretter, ma foi, d'avoir, la semaine dernière, rendu hommage à son « courage ». Ce n'est pas lui que nous aurions dû féliciter pour avoir défendu les collaborateurs du Radio-Journal de France caennais par la presse fasciste. C'est M. Daladier, c'est-à-dire M. Maillard.

Car — la preuve en est maintenant établie — quand M. Julien est courageux, c'est avec la permission de M. Daladier, c'est-à-dire de M. Maillard.

Il faut pourtant, messieurs, vous mettre dans la tête que les auditeurs en ont assez de jouer ainsi à M. Julien Maillard.

Si M. Stéphane Monier avait participé au concours de voxappel, nul doute qu'il aurait eu le premier prix. L'avez-vous entendu présenter son concert quotidien de minuit à Radio-Cité? Et surtout déclamer un poème? Sa voix est si douce qu'on a l'impression qu'il parle devant un sucre d'orge. Et quand il a fini, on s'entend la larme à l'œil et le sourire aux lèvres, comme les gosses à qui l'on vient de conter une histoire attendris-

sante. Stéphane Monier ou la Maman câline des grandes personnes.

L'auditeur X.

LES SECRETS DE L'INFORMATION RADIOPHONIQUE

Le grand radio-reporter Jean Antoine fera une causerie sur ce sujet le jeudi 27 octobre, à 20 h. 30, à la Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou, Paris (8^e).

Cette causerie promet d'être d'autant plus intéressante que Jean Antoine exposera les méthodes en usage dans les différents pays du monde, les derniers perfectionnements techniques encore inédits en France. Il traitera la question très actuelle des rapports de la Presse et de la Radio.

Ajoutons que Jean Antoine sera assisté par le reporter sportif Alex Virol qui racontera quelques-unes des « Histoires de Radio » qu'il a recueillies au cours de ses nombreuses expéditions.

LES LIVRES

L'ESPAGNE AU CŒUR

par Pablo MÉRUDA

Nous vivons dans le neuvième âge, en des jours plus tristes que le siècle de fer, si bien que les noms manquent aux crimes et que la nature ne nous a pas fourni des métaux pour stigmatiser notre époque », dit, quelque part, le satirique latin Juvénal qui vivait au premier siècle de notre ère. La puissante formule convient à notre temps où nous voyons Hitler terroriser l'Europe et où nous avons vu un traître, de ses amis — le général Franco — précipiter son pays dans une horrible guerre après avoir fait appel aux Marocains, aux Italiens et aux Allemands, ainsi qu'aux bons soins du milliardaire Juan March, grand argentier de la révolte militaire, enrichi au su de toute l'Espagne par la fraude et la concussion et jeté en prison par la monarchie. « Les noms manquent aux crimes... », et il est d'autres crimes que ceux de Hitler et de Franco. Celui-ci par exemple : une Française, dont je tairai le nom en signe de mépris, une Française qui se dit catholique et poète, a écrit une ode à la louange du général Franco et cette ode, infamante et clownesque a été lue au poste Radio-Phalange de Burgos :

« C'est par lui (Franco) que la France de Saint-Louis, de Jeanne d'Arc et de l'enfant Thérèse aura été sauvée... »

Et s'il avait cédé et s'il avait fléchi, c'était chez nous que l'équinoxe rouge lançait sa grande marée... »

On ne savait pas que le complice de Hitler se préoccupait tant de sauver la France de l'enfant Thérèse et l'on pensait même que l'enfant Thérèse était plus en sûreté dans la France du Front populaire que dans l'Allemagne de la croix gammée. Mais à quoi bon approfondir des vers de mirliton qui n'engagent, en fin de compte, que l'âme sans honneur et la tête sans cervelle qui les ont fabriqués. « Les noms manquent aux crimes... »

Il me plaît d'opposer à une telle bassesse la grandeur du message d'un vrai poète, Pablo Neruda, que, sous le titre *L'Espagne au Cœur* (1), vient de nous faire connaître le premier recueil de l'Association internationale des écrivains pour la Défense de la Culture que dirige Aragon. Le même Franco a inspiré au poète chilien Neruda un poème. Mais — parce qu'il est un vrai poète — Neruda a intitulé son poème : « Le général Franco aux enfers ». L'Histoire, pas plus que l'histoire littéraire, n'aura de peine à dire quelle est la voix valable, de celle qui a voué Franco aux enfers et de la voix française de Burgos qui lui a promis le paradis. Écoutons celle du poète :

« Tu ne mérites pas de dormir
Bien que tes yeux soient déchirés d'aiguilles : tu dois
[être

Éveillé, général, éveillé éternellement.
Entre la pourriture des jeunes accouchées
Mitrillées en automne. Toutes, tous les tristes en-
[fants

Écartelés, brisés, roides, sont suspendus.
Ils attendent dans ton enfer
Ce jour de fête froide : ton arrivée. »

Pablo Neruda vivait à Madrid en qualité de consul de son pays quand éclata, en juillet 1936, la rébellion des généraux. Il prit si clairement le parti de la République, nous dit Aragon dans sa belle préface, que le gouvernement du Chili ne manqua pas de le rappeler. Morale et diplomatie ne sont pas toujours d'accord.

La maison que le poète habitait à Madrid, avant la guerre, s'appelait la Maison des Fleurs. Il aimait à en célébrer l'intime douceur. Elle était pour lui, au beau temps de la paix, un sûr refuge contre tout ce qui avilissait ou annulait la vie. C'était une maison avec des enfants, des chiens, des géraniums. C'était aussi la maison de tous ses amis, la maison de Federico García Lorca.

« Amitié, amitié de tous mes amis », s'écrie Vildrac

(1) Denoël, éditeur.

dans l'un de ses poèmes. « Amitié, amitié de tous mes amis », peut s'écrire aussi le poète chilien. Et non sans un accent tragique. Car les bandes de Franco ont fusillé son meilleur ami Federico, car elles ont semé l'épouvante et la ruine dans un peuple héroïque qui ne voulait que le travail dans la liberté et la paix, car elles ont massacré des innocents, des femmes, des hommes libres, — tous ceux-là mêmes dont avait fait ses amis Pablo Neruda :

« Des bandits avec des avions, avec des Maures,
Des bandits avec des bagues et des duchesses,
Des bandits avec des moines noirs et des prières,
Vinrent du haut du ciel pour tuer les enfants;
Par les rues le sang des enfants
Courut simplement comme du sang d'enfant. »

Les avions italiens et allemands, ni leurs bombes, ni leurs torpilles ne parviendront à faire taire la voix du poète de la Maison des Fleurs. Chantre du monde réel, Neruda trouve dans les drames sanglants de celui-ci, une nouvelle source de son lyrisme. Loin de se réfugier dans une tour d'ivoire qui ne convient qu'à ceux qui se font une idée conventionnelle de la poésie, Neruda participe, de toute son âme ulcérée, à la tragédie espagnole.

Il dit, dans des strophes magnifiques, ce qu'il a vu, ce qu'il voit; il dit sa colère et sa haine; son angoisse et son amère tristesse; il dit aussi son amour et son espoir.

« Le miracle, écrit Aragon, est que Pablo Neruda, avec cette même voix égale, ce même tranquille langage, ait su faire retentir au-dessus de la guerre civile, du cœur de la guerre étrangère, ce langage à lui, si merveilleux et qui semblait si fragile, ce langage qu'on a enfin reconnu avec surprise, comme le langage même de l'homme de chair et de sang. »

En lisant et relisant les poèmes qui composent *L'Espagne au Cœur*, je vérifiais une fois de plus la haute mission de vérité que comporte la poésie digne de ce nom. Lisez *L'Espagne au Cœur* et vous comprendrez mieux l'histoire même de la tragédie qui vous tient au cœur. Lisez *Madrid 1936* et vous saisissez mieux la honte de Burgos; lisez le poème *Almería* et votre colère s'éclaircira; lisez *Antitankistes* et vous admirerez davantage encore l'héroïsme de ces soldats de l'armée populaire, cette « brûlante race de cœurs et de racines »; lisez enfin le poème intitulé *Arrivée à Madrid de la brigade internationale* et vous comprendrez mieux tout ce que représente d'espoir solennel la puissance de sacrifice des volontaires de la liberté.

Lisez ces poèmes. Le traducteur, Louis Parrot à qui nous devons l'excellent ouvrage : *Panorama de la culture espagnole*, en a rendu toute la saveur originale. Il ne s'est pas contenté de traduire les mots; il a voulu, au contraire, donner un équivalent et des mots, et du rythme, et de l'accent. Qui s'étonnerait de sa belle réussite ne saurait pas que Louis Parrot est, lui aussi, un poète.

François DRUJON.

Le grand Congrès National "PAIX ET LIBERTÉ"

Le grand Congrès National « PAIX ET LIBERTÉ » de Rassemblement Populaire aura lieu à Paris, salle Pleyel, les 11, 12, 13 novembre. Il rassemblera tous ceux qui ne veulent ni atteinte aux lois sociales, ni fascisme, ni guerre. Demandes de mandat à Paix et Liberté, 17, boulevard Poissonnière, Paris (11^e).

Les 11 et 12 NOVEMBRE PROCHAINS

Pour vos loisirs

Du 27 octobre au 3 novembre

LE THEATRE

Dimanche 30. — A 21 h., au Théâtre Ch. de Rochefort, 64, rue du Rocher: « Frenésie », pièce en 3 actes de M. Charles de Peyret-Chappuis. (Exceptionnellement places à 9, 10, 15 et 18 fr. Location: 1, rue du 4-Septembre.)

Tous les jours. — A 21 h., au Théâtre Pigalle, par les Jeunes Comédiens Associés: « Altitude 3.200 ».

A 21 h., au Théâtre des Copucines, une pièce policière: « Préméditation ».

A 21 h., au Théâtre des Arts: « Le bal des Voleurs », de Jean Anouilh. (Pour ces excellents spectacles, nous tiennons (5 à 12 fr. à l'orchestre). On est tinnel (5 à 12 fr. à l'orchestre). On est prié de les demander à notre Service Touristique, 1, rue du 4-Septembre.)

Une date à retenir. — Dimanche 6 novembre. A 21 h., au Théâtre des Mathurins, Pitoëff: « La-bas », de Titayna, de la danse, de la musique, de la comédie et du drame. Places de 6 à 18 francs. Loc. dès maintenant, 1, rue du 4-Septembre.

LES CONCERTS

Judi 27 et Samedi 29. — A 21 h., à l'Eglise Saint-Eustache, par le célèbre Chœur Saint-Thomas de Leipzig que dirigea de 1723 à 1750, J.-S. Bach et l'orchestre de la Société Philharmonique de Paris sous la direction de Karl Straube: « La Passion selon Saint Mathieu », de Jean-Sébastien Bach (Pour les 2 séances, places à 15 fr.).

(Nous vous rappelons que le grand pianiste Braïilovsky donnera à la Salle Pleyel, le vendredi 4 novembre, à 21 h., son unique récital de la saison. Au programme: Bach, Beethoven, Chopin, Schumann, Ravel, Liszt, Prokofieff. Vous devez louer de toute urgence.)

LES EXPOSITIONS

Tous les jours. — Au Château de Sceaux, Exposition de peintures, croquis, lithographies, dessins, photographes, etc., consacrés aux « Plaisirs de la Campagne au 19^e siècle ».

LES MUSEES

Samedi 29 octobre. — L'Asie au Musée de l'Homme. Accueil par Jacques Soustelle, sous-directeur du Musée de l'Homme et Marcelle Bouteiller, chargée du département.

Rendez-vous: Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, à 14 h. 45. Entrée: 3 francs. (Cette visite est organisée par l'A. P. A. M., 29, rue d'Anjou et les lecteurs de « Regards » y sont cordialement invités.)

NOUS VOUS RAPPELONS QUE :

LE MUSEE DU LOUVRE

est illuminé et ouvert au public 3 jours par semaine, de 21 h. à 23 heures:

Le mercredi :

Entrée Porte Denon : Sculptures de la Grèce et de Rome.
Entrée Porte de la Trémoille : Sculptures du moyen âge, de la Renaissance et du 17^e siècle.

Le jeudi :

Entrée Porte Egyptienne : Départements assyrien, égyptien. Salles de la Colonnade inaugurées récemment, où sont exposées quelques-unes parmi les pièces les plus célèbres du Louvre.

Le samedi :

Entrées Porte Egyptienne et Porte Denon : Tous les rez-de-chaussée et les côtés de la Cour Carrée, les départements d'Assyrie, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome.

Les porteurs de la carte syndicale et leur famille bénéficient du demi-tarif (2 fr. 50).

LE PALAIS DE LA DECOUVERTE

ce merveilleux Musée de la Science Moderne, où plusieurs centaines d'expériences et de démonstrations sont faites chaque jour, est ouvert tous les jours, sauf le vendredi, de 9 heures à 18 heures.

LES LIVRES...

Lisez ou relisez:

Honoré de Balzac: Le Père Goriot (Un des meilleurs livres du grand romancier français).

Gustave Flaubert: Madame Bovary (La vie étriquée de la bourgeoisie de Province qu'une âme trop romanesque ne peut supporter: le chef-d'œuvre de Flaubert).

Emile Zola: Germinal; La Terre; L'Assomoir.

Henri Barbusse: Le Feu (Une peinture atrocement sombre de la guerre illuminée du grand espoir de la Libération et de la Paix).

Louis Aragon: Les beaux Quartiers (Toute la vie héroïque ou mesquine, réelle).

Deux jours en autocar à REIMS et VERDUN par les champs de bataille

VOUS devez dès à présent retenir ces dates : les 11 et 12 novembre prochains !

Avec le concours du Comité des Loisirs Populaires de la Région Parisienne, nous organisons, en effet, à l'occasion de l'Armistice, un voyage magnifique.

Un voyage qui sera comme un pèlerinage aux morts de la guerre de 1914, de cette guerre effroyable qui, entre autres malheurs, ravagea la France du Nord et de l'Est.

En ces temps si troublés, si chargés de lourdes menaces, il convenait de rappeler l'épouvantable tuerie de la dernière guerre, de la rappeler pour que les hommes prennent plus complètement conscience du danger et sachent, dans le même temps, se refuser à la politique de veulerie, de faiblesse, en honneur chez nous depuis quelque temps et qui ne saurait manquer, si l'on n'y prend garde, de nous conduire à d'autres effrayants massacres.

C'est sur les lieux mêmes de ces terribles batailles que nous vous conduirons. Vous verrez Verdun, vous verrez Douaumont, Vaux, Soissons, Reims.

Verdun ! Douaumont ! Est-ce que cela évoque encore assez pour vous qui n'avez pas connu ces heures affreuses — ceux qui les ont vécues se les rappelleront leur vie entière — est-ce que, pour vous, cela parle encore de tuerie, de courage, d'inutiles massacres ?

Vous rappelez-vous ce que fut cette grande bataille de Verdun, la plus terrible bataille que se livrèrent des hommes ? Voulez-vous qu'en quelques mots nous la retracions ?

DE L'HISTOIRE : LA BATAILLE DE VERDUN

Le premier obus de très gros calibre tombe à 4 heures du matin, le 21 février 1916, sur Verdun endormi. Puis, à 7 h. 15, sur tout le front de Malancourt aux Eparges, un épouvantable « pilonnement » par l'artillerie allemande commence. Les troupes allemandes, sous le commandement du Konprinz lui-même, comportent quatre corps d'armée, elles sont très bien préparées et comptent — chiffre inouï — un peu plus de 2.000 pièces d'artillerie lourde et un extraordinaire arsenal de mort : bombes les plus diverses et percutants, fusants, obus suffocants et lacrymogènes, gaz asphyxiants, liquides enflammés. Rien ne manque. L'effroyable tuerie a été savamment préparée.



De notre côté, la défense laisse beaucoup à désirer. Tout n'est pas organisé. Il va falloir improviser.

La grande attaque ennemie commence, appuyée par une artillerie énorme. Sous la vague terrible, nous abandonnons nos premières positions : le fort de Douaumont est très sérieusement menacé. Le général Pétain prend le commandement de la bataille. Le vingtième corps d'armée est arrivé en renfort : il est immédiatement lancé à l'assaut. Dans Douaumont, quelques unités allemandes se sont infiltrées, elles en sont aussitôt délogées, sur tout le front nous contre-attaquons et l'offensive est arrêtée.

Durant les mois de mars, avril et mai, les troupes allemandes, sans se soucier jamais des pertes énormes d'hommes et de matériel qui leur sont infligées, lancent sur les deux rives de la Meuse attaque sur attaque qui toutes seront brisées sur les pentes du Mort-Homme. Douaumont, que nous avons perdu, est repris le 22 mai puis reperdu le 24. Les troupes allemandes tentent un effort suprême et s'emparent du fort de Vaux dont la défense est héroïque et avancent en direction de Souville, mais la bataille de la Somme est commencée et obligés de dégarnir leur front, les Allemands ne poursuivent pas leur avance.

La bataille continue des mois. Elle fait rage. Douaumont est repris le 24 octobre et le 3 novembre nous reprenons également le Fort de Vaux.

Les positions-clés reconquises, les troupes allemandes sont battues et se replient, la bataille de Verdun est ga-

gnée. Elle a coûté à l'Allemagne 700.000 hommes. Nous en avons perdu 400.000.

Cette bataille de Verdun, qui a duré huit mois est la plus atroce la plus épouvantable tuerie de tous les temps.

Et c'est sur le théâtre même de cette immense bataille, partout, à Pompelle, Soissons, Reims, que nous vous conduirons.

Par Sézanne, Châlons-sur-Marne, Saint-Menehould, vous gagnerez Verdun. L'après-midi du vendredi sera consacrée au circuit des Forts : Forts de Vaux, Douaumont, l'Ossuaire, la Tranchée des Baionnettes, le Ravin de la Mort, Bras. Le lendemain samedi, nous quitterons Verdun et, par Saint-Menehould, Suippes, nous irons à Reims après nous être arrêté au cours de ce circuit à travers les champs de batailles au Fort de la Pompelle. A Reims, nous visiterons la cathédrale reconstruite et nouvellement inaugurée. L'après-midi nous nous rendrons au carrefour de l'Armistice, en forêt de Compiègne, par Berry-au-Bac, Soissons, et nous serons de retour à Paris le soir même.

Pendant toute la durée du voyage, il est bien entendu que nous serons guidés par des gens avertis qui nous donneront sur les régions traversées, les endroits visités, les renseignements les plus divers.

Le nombre de places est strictement limité.

Vous devez vous inscrire de toute urgence.

Nous comptons que vous viendrez très nombreux.

A nos lecteurs

POUR tout ce qui concerne vos loisirs : le théâtre, les livres, la musique, etc. demandez-nous conseil, écrivez-nous.

Nous vous dirons quels livres vous devez lire, quels opéras, quelles pièces de théâtre vous devez aller voir, quels disques vous pouvez acheter.

Avez-vous besoin d'un renseignement précis concernant telle œuvre, tel auteur ? Ecrivez-nous, nous vous répondrons.

Voulez-vous savoir quels musées, quelles régions de France vous devez visiter ? Ecrivez-nous encore.

Nous mettons dès aujourd'hui à votre disposition

LE COURRIER DES LOISIRS

Vous pouvez en disposer largement. Nous vous répondrons dans cette même page, chaque semaine.

ECRIVEZ AU « COURRIER DES LOISIRS », à « REGARDS », 53, RUE DE CHABROL.

Programme du circuit des CHAMPS de BATAILLE

VENDREDI 11 NOVEMBRE

Départ de PARIS, à 6 h. 30, pour Verdun, par Sézanne, Châlons-sur-Marne et Saint-Menehould.

DEJEUNER A VERDUN.

L'APRES-MIDI: CIRCUIT DES FORTS. Forts de Vaux, Douaumont, Ossuaire, Tranchée des Baionnettes, Ravin de la Mort, Bras.

RETOUR à VERDUN: DINER et LOGEMENT dans les meilleurs hôtels de la ville.

SAMEDI 12 NOVEMBRE

8 HEURES: Départ pour Reims, par Saint-Menehould, Suippes, Visite du Fort de la Pompelle.

REIMS: Visite de la Cathédrale et d'une Cave de Champagne.

DEJEUNER AU CHAMPAGNE A REIMS. L'APRES-MIDI: le Carrefour de l'Armistice, par Berry-au-Bac et Soissons.

RETOUR A PARIS, par Compiègne et Senlis.

Tout compris 185 fr.
2 personnes 380 fr.

Renseignements et inscriptions de toute urgence à notre Service Touristique, 1, Rue du 4-Septembre, à Paris

LES FILMS

LE PARADIS DE SATAN

Un jeune ingénieur aux ordres d'un riche financier est parti pour ruiner une plantation de cacao, quelque part dans les îles. Mais il se repent et sauve le cacao pour les beaux yeux d'une blonde. L'histoire est franchement tarte, mais elle est assez bien jouée par une troupe de bons acteurs. Nous avons en France d'excellents comédiens. Nous avons très peu de bons « dialoguistes », encore moins de metteurs en scène, presque pas de bons scénarios. L'Amérique souffre des mêmes maux. Mais elle a beaucoup moins encore de bons scénarios. Elle se rattrape par la qualité presque toujours éblouissante de ses dialogues. Ce qui ne masque qu'imparfaitement le vide de sa production. Le cinéma français sera meilleur quand il oubliera le théâtre de M. Bernstein. (Film français, de Simon Gantillon, avec Pierre Renoir, Jenny Holt, Jean-Pierre Aumont, Lucas Gridoux, etc.).

ENTRÉE DES ARTISTES

Marc Allegret est l'un des plus habiles metteurs en scène français. Du Voyage au Congo et de Lac aux Dames à Orage et Gribouille, il a produit de nombreuses œuvres brillantes, intelligentes, distinguées, bien faites. Cet homme au métier sûr est un remarquable découvreur de talents. Nous lui devons Simone Simon et Michèle Morgan; la carrière de Janine Darcey, l'inconnue qui est une des vedettes d'Entrée des Artistes, sera sans doute brillante.

Avec tant de qualités, Allegret n'est pourtant pas encore parvenu à donner une œuvre de très grande classe, une œuvre qui légalise Renoir ou à Duvivier. La donnera-t-il jamais ?

Entrée des Artistes n'est pas, à mon sens, une des meilleures réussites d'Allegret. Ce film est desservi par un scénario très médiocre et par un dialogue qui, sous son clinquant, ne vaut guère mieux. Parmi les élèves du Conservatoire de la classe de Louis Jouvet, Claude Dauphin joue au naturel le rôle des Don Juan. Il aime Janine Darcey, ce qui dépite Odette Joyeux jusqu'à la mener à un suicide maquillé en meurtre, au beau milieu du concours du Conservatoire. Dario, juge d'instruction assez stupide, finit pourtant par reconnaître l'innocence de Dauphin, faussement accusé par sa pseudo victime.

Les Américains ont fait d'excellents films en partant de semblables mélodrames. Mais c'est qu'alors le mélo s'accompagnait d'une solide étude du milieu où il se déroulait. Là, la description des classes du Conservatoire est franchement manquée. Il se peut que chez les futurs comédiens règne l'artificiel et la grandiloquence. Mais pour peindre l'artificiel même, si cet artificiel est dans la vie, il faut être un excellent réaliste, alors qu'Henri Jeanson n'est qu'un littérateur boulevardier, fait pour les bons mots, mais dépayé aussi bien dans les scènes d'amour que dans le drame.

Les grands morceaux sur le rôle des acteurs, sur le théâtre, sur le cinéma, encore qu'ils soient excellemment dits par Jouvet ou Claude Dauphin, sont terriblement faux et déclamatoires. Entrée des Artistes souffre des mêmes défauts que Le Schpountz, de Pagnol : le sujet est conventionnel, les personnages ne sont guère rien de plus que des marionnettes, le déclamatoire l'emporte. Nous avons déjà dit que Janine Darcey était une actrice pleine de promesses. Elle est entourée d'une troupe de jeunes hommes et de jeunes femmes qui sont pour la plupart excellents et dont on pourra beaucoup attendre. (Film français de Marc Allegret, avec Odette Joyeux, Janine Darcey, Claude Dauphin, Louis Jouvet, etc... Scénario et dialogues d'Henri Jeanson et Cayatte.)

LES HOMMES SONT SI BÊTES

Un homme et une femme qui s'aiment et qui travaillent sont séparés par leurs affaires. Puis, la femme et l'homme se réconcilient. Ce n'est pas la première fois que ce sujet est traité dans les films américains, et ses péripéties sont ici monotones. Wayne Morris est un bon acteur. (Film américain de Busby Berkeley, avec Wayne Morris, Priscilla Lane, Humphrey Bogart, etc.).

C I N É M A



La noble figure de Dombrowski, une des plus belles réalisations du film soviétique « La Commune de Paris ». (Voir le compte rendu du film dans notre précédent numéro.)



Frenkel, le héros hongrois de la Commune, soutient un enfant qui vient d'être frappé à mort à la bataille de Bécon.



Les deux jeunes héroes du film dont l'idylle a pour cadre les jours tragiques et glorieux de la Commune.

CAFE DE PARIS

« Si l'on mettait tout nus ces élégants soupeurs, ce ne serait pas bien beau à voir », dit à peu près un des personnages de ce film, qui donne du même coup le sujet de Café de Paris. Un soir de réveillon, un crime est commis dans un grand restaurant, et lors de l'interrogatoire tous les soupeurs se montrent ce qu'ils sont : des journalistes, des maîtres-chanteurs, des nobles tarés, des viveurs ignobles, des marchands de canon, des escrocs, etc. Le sujet eût pu n'être pas mauvais, si l'auteur l'avait traité sur le ton satirique, et non sur le ton indulgent et badin, s'il avait aussi spécifié qu'il ne s'agissait là que de la lie et non de la crème d'une société, s'il avait mis en scène, comme repoussoir, quelques personnages sympathiques et venus des classes honnêtes. Tel qu'il est, Café de Paris, s'il est projeté à l'étranger, pourra appuyer l'argumentation de ceux qui prétendent que la France est une nation abâtardie, négroïde, corrompue et bonne à être renouée au plus tôt par les grands Aryens blonds. Ce film est édité par une société qui n'est pas sans liaison avec le trust allemand du cinéma que dirige le Dr Goebbels. Coïncidence ? (Film français (?) d'Yves Mirande, avec Jules Berry, Simone Berriau, Pierre Brasseur, etc.).

L'INSOUMISE

William Wyler, le metteur en scène de l'Insoumise, est l'un des meilleurs hommes du cinéma américain. Nous lui devons Dodsworth, le Vandale et ce Rue sans issue qui est de loin la meilleure production américaine de la dernière saison. Bette Davis est l'une des plus grandes actrices de notre époque et nous n'oublions pas ses magnifiques créations dans Ville frontière, ou Femmes marquées.

Le scénario de l'Insoumise est malheureusement médiocre : il y a un siècle, à la Nouvelle-Orléans, une jeune fille fait scandale en portant au bal, au lieu de la traditionnelle robe blanche des filles à marier, une robe rouge. Ses fiançailles sont rompues. Quand une terrible épidémie de fièvre jaune se déclenche sur la ville, l'Insoumise, qui n'a pu reconquérir l'homme qu'elle aimait, va mourir avec lui dans un lazaret. L'épisode de la robe rouge, parce que le puritanisme et l'étroitesse d'esprit de la société d'alors, n'a pas été suffisamment mis en relief, parvient difficilement à émouvoir. Le dénouement n'est pas excellent parce qu'il succède à une espèce de drame mondain qui fait penser aux pires fabrications du théâtre du siècle dernier. Malgré l'insuffisance du scénario, Bette Davis reste une très grande actrice. Henri Fonda n'est pas dans ses meilleurs jours. Plusieurs détails de la mise en scène sont excellents, comme par exemple cet Y grec de l'épidémie barbouillé en noir sur la luxueuse porte blanche d'un bel hôtel, mais l'ensemble est un peu décevant. (Film américain de William Wyler, avec Bette Davis, Georges Brent, Henri Fonda, Margaret Lindsay, etc.).

Non seulement ces films sont encore vus d'aise, mais tentent chaque jour qu'un peu de déran-
prix mar-
Où le
core c'est
joueur. A
renouvelé
vous vou-
joueurs.
ce joueur
ferts »

NOUS AVONS AIME :

UN PEU
Entrée des artistes (inégal). L'Insoumise (Bette Davis), Marie Walewska (Garbo), Le Puritain (Prix Delluc), L'Incendie de Chicago, La Folle Parade (à grand spectacle), Casbah (copie), Le Petit Chose (armoyant), Prison sans Barreaux (Corinne Luchoire), L'Affaire Lafarge (cause célèbre), Le Schpountz (Fernandel), Six heures à terre (ingénieux).

BEAUCOUP
Casier Judiciaire (Fritz Lang), Vacances (psychologie), Les Gens du Voyage (Feyder), Le Roman de Marguerite Gautier (amour), Le Vandale (violence), A l'angle du monde (avantage), Meurtre sans importance (étourdissant).

PASSIONNEMENT
La Femme du Boulanger (Raimu et Pagnol), Blanche-Neige (féerie), Soupe au Canard (Marx Brothers), Quai des Brumes (bien fait).

PAS DU TOUT
Les Nouveaux Riches, Les Lumières de Paris, Tricoche et Cacolet, Légion d'honneur (Grand Prix du Cinéma Français), La Rue sans joie, Le Mot de Cambronne, Chevalier sans Armure, Gosses de riche.

SPORTS

LE FOOTBALL PROFESSIONNEL et l'«AFFAIRE» de MARSEILLE

Vous êtes riche : vous avez vraiment beaucoup d'argent. Je vous en prie : laissez-vous faire, nous allons simplement imaginer que vous êtes ce monsieur très riche et assez dépourvu d'idées pour ne plus savoir que faire de votre « jolie fortune » ! Vous avez à un tel point joui — ou cru jouir — de la vie, qu'il vous apparaît si clairement que vous en avez épuisé toutes les joies, tous les plaisirs, que vous ne trouvez plus rien à faire qui vous intéresse. Vous avez bien vos quatre chevaux qui, de temps en temps, vont se faire battre à Vincennes, au Tremblay ou à Chantilly, mais cela est vieux, et tellement répandu de « faire courir » que vous n'êtes plus intéressé du tout par les histoires du « paddock », ni par les galops d'entraînement de vos nobles bêtes. Vous vous ennuyez. « On ne trouve plus rien à faire qui vous amuse ! Dans quel temps vivons-nous, mon cher ! » vous êtes-vous écrié lorsque vous avez rencontré votre jovial et riche voisin M. De La Touche.

Et cet homme vous a sauvé de l'ennui. Ce qu'il a fait ? Simplement ceci : il vous a donné le conseil d'acheter des hommes, oui, des « poulains », ou, si vous préférez, des joueurs de football, de former une équipe, de lui procurer des matches — de jouer le plus souvent possible — parce que, plus on joue souvent et plus l'argent dans les caisses du club afflue.

C'est un peu comme une écurie — une équipe est au reste appelée de la sorte assez communément — vous n'êtes donc pas du tout dépaycé : Les chevaux, les « poulains » — je veux dire les hommes ! Ces joueurs, vous les avez achetés quelque part, en Autriche, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, des clubs pauvres vous les ont vendus un assez bon prix, vous en dénîchez deux « arrières » en Algérie, vous avez trouvé trois de vos avants dans une équipe du Nord. Votre équipe a été constituée assez rapidement. Vous êtes devenu Président-Propriétaire de Club ! Vous ne faites plus courir — vous avez vendu vos chevaux pour acheter des hommes — mais à présent vous passez agréablement votre temps à faire jouer au football.

Non seulement le spectacle de vos hommes qui shootent et feignent et shootent encore vous ravit et vous fait trépigner d'aise, mais leurs matches vous rapportent chaque fois un peu plus d'argent.

Le rapport est plus intéressant et plus sûr qu'aux courses parce que l'on est certain qu'ici, à tout coup, le bon public se dérange en foule et paie ses places le prix marqué et très ponctuellement.

Où le jeu devient plus intéressant encore c'est lorsque vous « transférez » un joueur. A la fin de la saison, désirez-vous renouveler un peu votre équipe ? Alors vous vous décidez à la vente d'un de vos joueurs. Et au début de la saison suivante ce joueur se trouve sur la liste des « transferts » avec, à côté de son nom, le prix

que vous en demandez. On marchande, on marchande et, en bon maquignon, vous ne vous laissez pas rouler.

Vous connaissez la règle, elle est éternelle : vous vendez plus cher que vous n'avez acheté. Dix mille, vingt mille francs ! Cent mille, lorsqu'un club veut absolument vous arracher votre vedette, votre Hongrois sur le point d'être naturalisé ! Puisque nous parlons des vedettes, disons bien vite que vous faites mille et mille choses plus ou moins catholiques pour les garder — avec elles les recettes sont si belles et les fameux transferts si lucratifs —, vous les faites par exemple exempter de tout service militaire pour faiblesse générale ou déviation légère de l'épine dorsale ! Vous vivez enfin des jours heureux et remplis d'émotions ! Vous gagnez, vous perdez... des matches, mais ne perdez jamais d'argent. Les joueurs, à la condition qu'on les paie, se laissent faire, ils sont plus dociles, cent fois mieux dressés que vos pur-sang désuets. Vous êtes, vous, gros et gras, et tout rose, et vous aimez ce que vous appelez le sport. Vous l'aimons aussi. Nous n'aimons pas beaucoup, toutefois, vos maquignons.

Parce que tel est le football professionnel en France. En Angleterre aussi, si cela vous rassure...

On achète, on vend des joueurs. Les joueurs touchent leurs appointements et, en bons serviteurs, se taisent. Ils se taisent même lorsque leurs dirigeants, ainsi que cela s'est passé à l'Olympique de Marseille — n'est-ce pas Bastien et Bouali et Gombert de l'A. S. de Cannes — s'arrangent avec les « autorités » civiles et militaires du lieu, qui agissent de concert, qu'ils soient déclarés inaptes au Service Militaire. Comme si le fait d'acheter et de vendre des hommes ainsi que des cochons n'était pas à lui seul assez laid !

Le Bureau Fédéral a eu tout de même le bon esprit de mettre à la porte du Comité de l'Olympique de Marseille les Henri Reynaud, Dominici, Pellegrini et Etchepare, dirigeants-marrons. Vous applaudirez comme nous cette mesure de salubrité, vous qui ne serez jamais propriétaire d'hommes-poulains joueurs de football et amateurs d'un sport qui demeure, malgré toutes ces vilaines histoires, fort beau.

Jean ROIRE.



Ci-dessus : L'équipe de l'Olympique de Marseille vient de gagner la Coupe de France 1938

Ci-dessous : Bastien et Ben Bouali, les deux réformés de l'O.M., qui n'ont pas l'air, après tout, de se porter si mal !



AVIATION POPULAIRE

L'AÉRO-CLUB populaire « Paris-Sud », agréé par le Ministère de l'Air et affilié à la Fédération Lucien Boutsotrot, rayonne sur les 6, 7^e et 14^e arrondissements et sur les communes de Malakoff, Montrouge, Bagneux, Châtillon, Clamart, Fontenay-aux-Roses, Sceaux, Chateaufort, Plessis-Robinson, etc...

L'Aéro-Club populaire « Paris-Sud », pour étendre son action déjà heureuse, a confié la direction de ses cours techniques et pratiques — qui sont commencés depuis le 24 octobre — à des spécialistes éprouvés : M. Lavigne (enseignement et radio); M. Saquet (moteur); M. Fossier (vol à voile); M. Cenni (modèles réduits). La culture physique sera dirigée par le champion d'Europe Joye, le docteur Philippe Encausse surveillera les conditions psycho-physiologiques des élèves.

Pour tous renseignements utiles, l'Aéro-Club Paris-Sud possède deux permanences : l'une dans le centre, 1, rue Marivaux, Paris (2^e) (de 9 h. à midi), et l'autre, 12, rue du Moulin-Vert (de 15 à 19 h.).

V OILA encore cette canaille de Laguyonias, qui va faire de la peine à quelqu'un. Moi, le voyant, je me disais en rentrant au moulin : « Que diable vient faire ici cette sale bête ? »

Je le sus bientôt. Il arriva, attaché sa jument à un anneau et entra :
— Bonsoir, qu'il me dit, je vous porte là un acte ; et en même temps il dévissait une petite écriture de corne, et prenant une plume dans un étui, il mit au bas qu'il me le remettait à moi-même, en s'appuyant contre le mur.

— C'est bon, fis-je, donnez-le-moi.
— Voilà, c'est une opposition au paiement de ce que vous restez devoir à M. Silain de Puygolfier.

Et il restait là, m'expliquant que c'était au requis de Merlihat, l'escompteur de Saint-Yrieix, qu'il faisait cette saisie-arrêt, parce que M. Silain lui avait emprunté de l'argent, et qu'il ne payait pas seulement les intérêts. Je n'avais pas besoin qu'il me dit tout ça, puisque je lisais l'acte ; et je le lisais tout du long, attendant qu'il s'en allât. Mais lui restait là, pensant sans doute que j'allais le convier à boire un coup. Mais il se trompait. Ah ! si ça avait pu lui servir de poison, je ne dis pas. Enfin, voyant que je ne lui disais pas de monter à la maison, et que je recommençais de lire son papier par le commencement, il s'en alla.

Je portai voir l'acte à mon oncle, qui me dit que ça devait arriver ainsi, vu que M. Silain continuait toujours son même train, et qu'il était entre les pattes de Merlihat qui lui fournissait quelque peu d'argent, et l'exploitait tant qu'il pouvait comme un usurier qu'il était.

J'étais tout ennuyé de ça, par rapport à la pauvre demoiselle Ponsie qui en était la victime. Je n'ai jamais souhaité la mort de personne bien sûr, et ce que je viens de dire à propos de Laguyonias n'est qu'une manière de parler de chez nous, où on en dit un peu plus qu'on n'en pense, pour le mieux faire sentir. Mais, franchement, je me disais que ça serait un grand bonheur pour la demoiselle, si son père se cassait le cou en allant à cheval, ou bien s'il attrapait quelque coup de fusil par accident à la chasse.

Ça n'arriva pas de cette façon, mais ça arriva tout de même. Une huitaine de jours avant la Noël de l'année 1850, nous étions à la maison, finissant le mérenda, quand la nouvelle métayère de Puygolfier arriva en courant, nous priant d'y monter de suite, que M. Silain avait eu une attaque et qu'il n'en pouvait plus. Je m'y encourus avec mon oncle en coupant au plus court à travers les terres. En entrant dans le salon à manger, nous vîmes bien que c'était fini. M. Silain était sur son fauteuil, les jambes étendues, les bras ballants, ne bougeant plus. Le nez lui saignait, et sa pauvre fille l'essuyait avec un linge, en se lamentant, tandis que la grande Miette tenait la tête qui roulait sur le dossier du fauteuil. Sur la table, les plats, les assiettes, tout était encore là. Mon oncle toucha la main ; elle se refroidissait déjà.

La grande Miette fut chercher un miroir, et le mit devant la figure, tout contre la bouche de M. Silain, mais il ne se fit pas la moindre buée :

— Allons, pauvre demoiselle, dit mon oncle, il est mort, il n'y a plus rien à faire.

La pauvre se remit à pleurer et à se désoler, disant que c'était impossible ; qu'il y avait trois quarts d'heure, il était là, finissant de déjeuner de grand-faim, car il était rentré tard de la chasse, et qu'il ne pouvait pas être mort comme ça ; et ses sanglots éclataient.

Enfin, elle finit par entendre raison. Nous lui dîmes alors qu'il fallait le monter dans sa chambre ; mais

(*) Voir « Regards » du 1^{er} juin 1938.

LE MOULIN DU FRAU

par Eugène LE ROY

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Masfrangeas, ami de son oncle. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier. Cette nouvelle vie lui plaît, passée entre le travail du moulin, les frairies et leurs amusements. Bientôt elle lui plaît encore davantage quand il se met à aimer la sage Nancy.

ce n'était pas peu de chose. La grande Miette alla chercher une couverture, et appela le métayer de la cour, car le drôlar qui avait soin de la jument et des chiens n'était pas fort assez pour nous aider. Une fois dans la couverture et tenant chacun un coin, la Miette qui était forte comme un cheval, le métayer, mon oncle et moi, nous le montâmes à travers le corridor ; mais ce n'était pas aisé, surtout en montant l'escalier en vis de la tour, car il était grand et lourd, M. Silain. Après qu'il fut étendu sur son lit, il fallut se dépêcher de l'habiller avant qu'il fût tout à fait froid. La demoiselle, toujours gémissant, alla chercher les meilleurs habits de son père, ceux-là qu'il mettait pour aller à Limoges aux foires de la Saint-Loup, et à Périgueux au grand Cercle, et on les lui mit pour son dernier voyage, après lui avoir ôté ceux qu'il avait. C'était triste à voir, quoiqu'on ne l'aimât pas M. Silain, ce grand cadavre qu'il fallait remuer, soulever, et qui se laissait faire comme un petit enfant qu'on maillotte. Où ce fut le plus malaisé, ce fut pour lui ôter ses bottes, il fallut le tenir sous les bras, par la tête du lit, tandis que la grande Miette les lui tirait à grand-peine.

Quand ce fut fait, qu'il fut habillé, la demoiselle alluma deux bouts de cierges, et la Miette ayant étendu une serviette sur une petite table auprès du lit, mit dessus de l'eau bénite dans une assiette, avec un petit brin de buis du jour des Rameaux, et en jeta quelques gouttes dessus le corps, après la demoiselle.

Cela fait, nous descendîmes, et la grande Miette nous raconta comment c'était arrivé. Le Monsieur était revenu tard de la chasse, il était une heure, ayant chaud, et il s'était tourné vers le feu dans la cuisine pour manger sa soupe, et avait fait un bon chabrol. Puis après il était passé dans le salon à manger pour déjeuner. Il avait mangé une grosse omelette aux pommes de terre, un reste de civet de la veille, et approchant la moitié d'un piot qu'on avait fait rôti : avec ça, il avait bu, bien deux bouteilles de vin, en sorte qu'il était rouge comme la crête d'un coq. Tandis qu'il se taillait un petit bout de bois pour s'écarter les dents, Laguyonias était venu, avait remis à la cuisine un papier timbré, et était reparti bien vite, parce qu'une fois il avait été un peu secoué par M. Silain. La grande Miette, ne sachant point ce que c'était que ce papier, sinon qu'il était pour son Monsieur, le lui avait porté. Tandis qu'il le lit, voilà M. Silain qui devient cramoisi, puis violet ; il veut se lever, retombe sur son fauteuil, en essayant

d'arracher sa cravate, fait quelques mouvements des bras, des jambes, ouvre la bouche et puis ne bouge plus.

Le papier était encore là sur la table ; c'était un commandement que faisait donner Merlihat en vertu d'une grosse, d'avoir à payer de suite quatre mille cinq cents francs, plus des intérêts et des frais, faute de quoi, etc... : saisie, vente et tout ce qui s'ensuit.

Il fallut envoyer des messagers, pour prévenir les amis de la famille et les messieurs d'alentour. De parents, il n'y en avait pas dans le pays. Le métayer partit d'un côté, et nous autres, revenus au Frau, nous envoyâmes Gustou de l'autre. Mon oncle alla faire la déclaration chez Migot, et puis après avertit le curé, et lui demanda l'enterrement pour le surlendemain onze heures.

Il ne manqua pas de monde ce jour-là. Tous les nobles des châteaux de par là, et il y en a quelques-uns, étaient venus, et les bourgeois aussi, et quelques paysans, de proches voisins comme nous autres. Il avait neigé quelque peu, et la terre était toute blanche, comme le drap qui couvrait la caisse. Cette neige faisait que les porteurs se fatiguaient vite, sans compter la pesanteur, et il fallait souvent les changer. Le curé était venu faire la levée du corps au château, et il pouvait bien faire ça pour M. Silain, qui lui avait fait manger tant de lièvres en royale, dont il était si friand.

Jeandillou marchait devant, portant la croix ; puis le petit de chez Rabier suivait, habillé en enfant de chœur, avec un pantalon tout braudeux qui dépassait, et de gros souliers. Ensuite venait le curé Pinchot en bonnet carré et en surplis, escorté de trois autres curés du pays. Puis le corps suivait, porté sur les épaules de six hommes, et après, la demoiselle Ponsie avec un voile noir et pleurant dans son mouchoir. Derrière elle, venaient les messieurs et les dames ; et, suivant le beau monde, les paysans. A cause de la neige, ça faisait un bruit de pas sourd, et tout ce monde noir avait l'air de couler doucement dans le chemin, comme la rivière au-dessus du moulin.

On n'entendait qu'un petit murmure de voix, des messieurs qui parlaient bas entre eux, et des bonnes femmes qui s'en allaient disant leur chapelet. Par moments, dominant le tout, la voix du curé récitait les chants de la mort.

C'était triste vraiment tout cela, au milieu de la campagne morte et gelée, où les noyers et les châtaigniers avaient l'air de se lamenter en levant au ciel leurs grands mars noueux et dépouillés, tandis qu'en haut, tout à fait en haut, des troupes de graules passaient avec leurs couah ! couah ! mal joyents.

Voilà, me pensais-je en suivant les autres, voilà où il nous en faut venir tous, petits et grands, riches ou pauvres, les uns plus tôt, les autres plus tard, mais sûrement. Il n'y a point de remède à ça, le mieux est d'être toujours prêt, et à cette fin ne point charger sa conscience de mauvaises actions. Et je me disais en moi-même : Supposons qu'il y ait un paradis, comme le prêche le curé Pinot, pour sûr que M. Silain n'y est point, car il n'a guère fait de bien et il a fait assez de mal autour de lui. Et même en y regardant bien, il n'est pas croyable qu'il y aille plus tard.

Sans doute, la demoiselle va lui faire dire assez de messes ; mais c'est à savoir si le curé a le pouvoir de lui ouvrir les portes du ciel. Pour moi, je ne le croyais pas, et je me disais que s'il y avait une autre vie où nous serions récompensés ou punis, ça serait d'après ce que nous aurions mérité, par nos bonnes actions ou par nos fautes, et non pas d'après les démarches d'autrui et des prières payées : autrement, ça ne serait pas juste.

A l'église, les uns se mirent dans le banc de la famille, les autres, dans les leurs, et au fond, du côté de la porte, les pauvres gens qui avaient coutume de se mettre à genoux sur les dalles eurent des chaises que la demoiselle leur avait fait donner. Le curé passa un habillement noir où il y avait des têtes de mort et des os croisés dans l'échine, et chanta une messe qui dura plus d'une heure. Puis quand tout fut fini, qu'il eut aspergé, encensé le mort qui était là dans sa caisse, en tournant tout autour, les porteurs qui étaient allés à l'auberge se chauffer et boire, pour ne pas attraper de mal en venant ayant grand chaud dans cette église glacée, les porteurs donc remirent la caisse sur leurs épaules pour s'en aller au cimetière. C'était là, autour de l'église : la fosse était creusée dans un terrain clôturé appartenant aux Puygolfier, et où il y avait des pierres des anciens avec leurs armoiries dessus.

Jeandillou, qui était fossoyeur aussi bien que maraîchier, fit bien attention tant qu'il put, mais avec ça, en touchant au fond du trou, la caisse lourde fit un bruit sourd qui fit gémir la pauvre demoiselle Ponsie.

Quand chacun eut jeté sa goutte d'eau bénite, sa pelletée de terre, Jeandillou finit de combler le trou,

**Les bonnes nouvelles sont rares
POURTANT... en voici une !
à partir du 28 OCTOBRE pour chaque
abonnement ou réabonnement d'un an
à Regards, NOUS FERONS CADEAU de
l'ALMANACH OUVRIER et PAYSAN 1939
QUI EST UNE MERVEILLE !**

Tarif des abonnements

FRANCE - COLONIES :
3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr. - Un an : 58 fr.
PAYS DE L'UNION POSTALE :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
AUTRES PAYS :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

« REGARDS », 53, rue de Chabrol, PARIS. Compte chèque postal PARIS 1715-54

et la nièce du curé emmena la demoiselle à la maison curiale, où les gens comme il faut, amis et voisins, allèrent lui faire leurs compliments et leurs adieux. Ceux qui avaient laissé leurs chevaux à Puygolfier attendirent un moment, et revinrent avec elle, après quoi ils s'en allèrent, de manière que, le soir, elle était seule avec la grande Miette.

La pauvre demoiselle n'était pas au bout de ses peines; dès le lendemain il vint un individu qui réclama de l'argent prêté à M. Silain, et montra une reconnaissance qu'il lui avait faite. Comme il n'y avait point d'argent à Puygolfier, il s'en retourna en menaçant. Après celui-là, il en vint d'autres, et pendant quelque temps ce fut une procession de gens à qui il était dû peu ou prou. Et ça, sans parler de Laguyonias qui venait pour le moins deux fois par semaine apporter du papier timbré. Il était content le vieux coquin, il voyait qu'il gagnerait gros sur les affaires de Merlihat et d'autres. C'est dans ces débats, lorsque les gens étaient morts, qu'il n'y avait plus dans la maison que des femmes n'entendant rien aux affaires, ou des petits enfants, c'est là qu'il faisait ses orges.

La grande Miette vint un soir, en cachette de sa demoiselle, nous raconter tout ça. Ma femme en pleura de compassion, et moi, ça me mit dans une colère noire après ce Laguyonias et d'autres vauriens : « Ecoute, dis-je à mon oncle, maintenant que la grange est finie, que nous avons des métayers à la Borderie, tu n'as plus tant d'ouvrage. Gustou et moi nous ferons aller le moulin tout seuls, il faut que tu t'occupes des affaires de la demoiselle, autrement elle sera volée, pillée, et on ne lui laissera que les yeux pour peurer. Il y a des dettes, pardi, qui sont véritables, mais il doit y en avoir qui sont autant de voleries; il faut tirer ça au clair. »

— Ça n'est pas une petite affaire, dit mon oncle, et ce n'est pas un amusement; mais je me le reprocherai toute ma vie si je ne le faisais pas; va-t'en avec la Miette et dis à la demoiselle que j'y monterai demain matin.

Lorsque j'entraî dans la cuisine, je vis la pauvre créature au coin du feu, toute pâle, toute maigre et les yeux rouges : « Ah ! mon pauvre Hélie, c'est toi, fit-elle en pleurant; je suis bien malheureuse, va ! »

— Ecoutez, lui dis-je, tout remué en la voyant comme ça, mon oncle viendra demain matin et il vous faudra aller chez M. Vigier lui donner une procuration pour toutes vos affaires; il vous arrangera tout ça, n'ayez crainte. Sans ça vous seriez chicanée par des canailles qui vous mangeraient tout.

— Mais, dit-elle, ton oncle a ses affaires, et vraiment j'ai grand-peine de le charger de toutes mes misères.

— Quant à ses affaires, ce sont les miennes aussi, et je ferai pour nous deux; ça ce n'est rien. Vous savez ce que je vous ai dit, lors de mon mariage : Si jamais vous avez besoin de quelqu'un, ne m'oubliez pas. Eh bien ! maintenant me voici : mon oncle ou moi, c'est tout un; mais il vaut mieux que ce soit lui qui voie tous ces gueux qui vous tracassent, il leur imposera davantage, et puis il a plus la connaissance des affaires. Allons, tranquillisez-vous, tout s'arrangera, et reposez bien cette nuit.

— J'en aurais bien besoin, dit-elle, car depuis la mort de mon père je ne dors plus.

Pour en finir avec les affaires de la demoiselle, je dirai tout de suite que mon oncle éclaircit bien des choses qu'on voulait embrouiller exprès; qu'il réduisit plusieurs comptes qui étaient enflés plus que de raison; qu'il rognait les ongles de Laguyonias et enfin fit entendre raison aux créanciers vrais, qui ne demandèrent pas mieux, dès lors, que de lui laisser liquider la succession.

Quand tout fut réglé, payé, il resta à la demoiselle le château avec les bâtiments de la cour, le puy au-dessous avec les truffières, un pré dans la combe, quelques terres autour du château, avec une vigne et un bois-châtaignier; à peu près ce qu'on appelait autrefois : le vol du chapon.

Ce n'était rien comparé à l'ancien bien; mais quand elle vit ça, elle qui avait eu peur de s'en aller de Puygolfier sans rien, elle fut bien heureuse, et s'il faut le dire, moi aussi. « Ah ! mes pauvres, vous m'avez sauvé la vie ! » dit-elle.

Mon oncle lui mit un bordier dans la cour, où étaient les métayers autrefois, et avec la Miette qui faisait venir beaucoup de poulailler, et vendait des œufs aussi, les jeudis à Excideuil, elle pouvait vivre petitement, mais tranquillement, et c'est tout ce qu'elle demandait. Rien que les truffières de dessous la terrasse lui donnaient bien cinquante écus par an, une année portant l'autre, quoique Germa qui venait avec sa truie à la saison, pour les chercher, la trompât bien peut-être quelque peu.

Dans ce temps-là, notre petit croissait tout à fait bien. Mon oncle avait voulu lui donner son nom, mais nous l'appelions Lélié pour le mignardier. Ah ! ils étaient bon amis : quand le drôle était sur les bras de sa mère et que mon oncle entraînait, il se lançait vers lui en criant, et lorsque mon oncle l'avait pris, il s'attrapait d'une main à sa barbe à pleine poignée, et serrait ce c'était le diable pour le faire lâcher. En même temps, de l'autre main il lui ôtait son chapeau, comme font tous les petits drôles, je ne sais pas pourquoi, et autant de fois que mon oncle remettait son chapeau sur sa tête, autant de fois il le lui

ôtait. D'autres fois, étant sur les genoux de sa mère en train de têter, s'il entendait mon oncle parler et s'approcher, il lâchait un peu de têter et le regardait un petit moment en se riant, comme qui dit : — Attends un peu, tout à l'heure ! et tout d'un coup ratrapait son tété.

En voyant comme il aimait ce petit, et comme il était bon et complaisant pour lui, ma femme dit un jour :

— Oncle, c'est bien dommage que vous ne vous soyez pas marié, vous qui aimez tant les petits drôles.

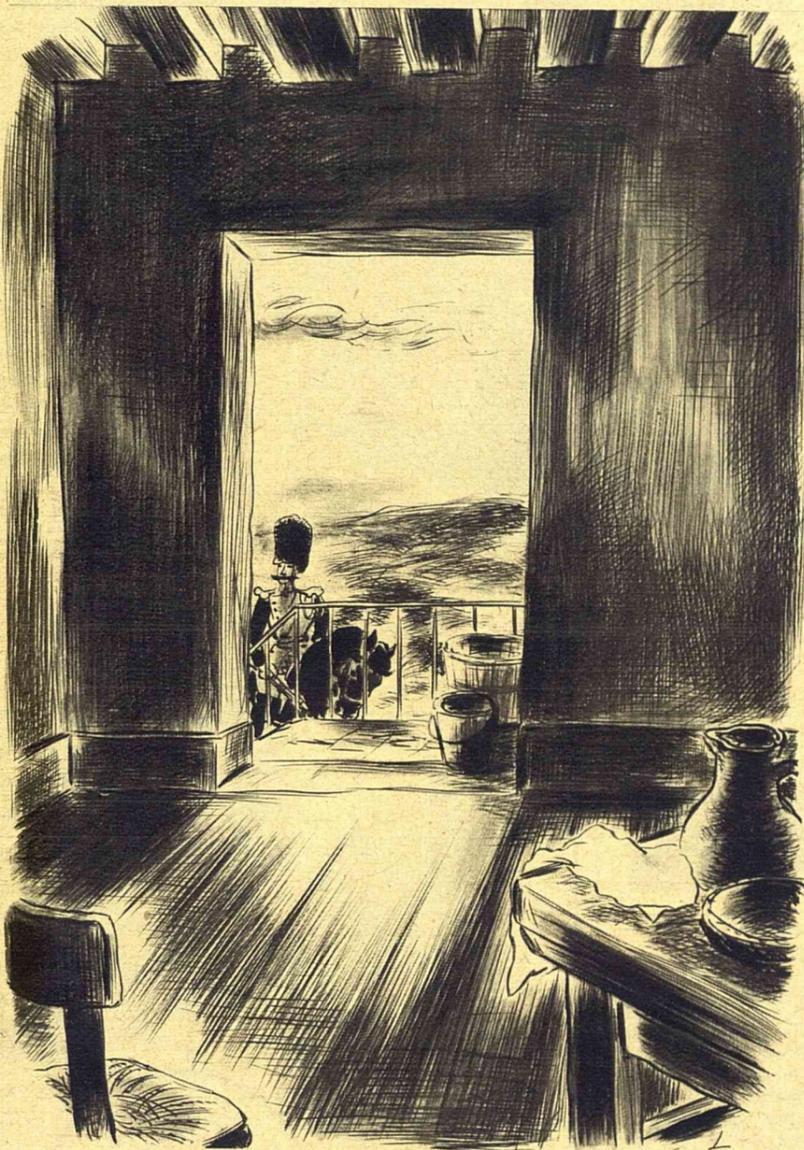
— C'est que, vois-tu, ma fille, répondit-il en se riant un peu, bien peu, je n'ai pas trouvé une femme comme toi... Si j'en avais trouvée une pareille, je me serais marié.

Elle devint un peu rouge :

— Vous dites ça pour rire, oncle; il n'y en a pas pas de femmes comme moi, et qui valent mieux.

Il ne répondit pas, comme quelqu'un qui dit : Ça n'est pas la peine de discuter là-dessus; je sais à quoi m'en tenir. Et certainement, on voyait qu'il pensait ce qu'il disait; et d'ailleurs, tout ce qu'il faisait le prouvait bien. Jamais il ne serait allé à Excideuil, ou à Thiviers, ou à une foire quelque part sans dire à Nancy : « As-tu besoin de quelque chose ? de ceci ? de cela ? Et elle avait beau dire non, quand il était parti, et qu'il voyait quelque chose qu'il pensait qui lui conviendrait, il le portait.

Ce n'est pas parce que c'est ma femme, mais c'était



C'étaient les gendarmes...

ILLUSTRATION DE GRANGE

bien vrai qu'il n'y en avait pas la pareille à Nancy. De l'heure et du moment qu'elle était entrée dans la maison, tout avait changé de façon. Je ne veux point dire du mal de la Marion, c'était une bonne chambrière, mais ça n'était plus la même chose. La maison était tenue maintenant avec une propreté qui n'est pas bien ordinaire dans nos pays. Les bassines de cuivre accrochées en haut du mur luisaient comme des soleils et en éclairaient la cuisine. Tout était mieux arrangé et placé. Le vaissellier était bien frotté, et les vieilles assiettes à ramages et la vaisselle d'étain brillantes; tout ça était bien en ordre et propre comme un sou neuf. Sur des planches, les toupines de graisse et celles de confit étaient alignées par rang de grandeur, et toutes choses pareillement selon leur nature : marmites, poêles, tourtières bien écurées; jusqu'au quite chale de cuivre, qui luisait d'un beau jaune d'or dans la cheminée noire. Le plancher de la cuisine était toujours bien propre et net. Autrefois, les poules, les canards, montaient tranquillement à la maison pour chercher les miettes de pain tombées sous la table, et ne s'en allaient pas sans laisser leur présent. Même les cochons, parlant par respect, quand on les ouvrait, arrivaient vite dans la cuisine, sentant leur baquade, du moins quand ils étaient lestes, car une fois gras, ne pouvant plus grimper l'escalier, ils restaient au bas, levant le groin en l'air et grognant, en remuant le bout de leur

nez garni d'un clou pour les garder de fourir. Maintenant, toutes ces bêtes-là restaient dehors. Ma femme avait fait faire par Gustou une claire-voie pour mettre à la porte, et les poules et les habillés de soie n'entraient plus.

Dans l'été, d'ailleurs, on mettait la volaille dans l'ilot du moulin, où on avait fait une cabane pour la fermer la nuit, et elle y profitait beaucoup, cherchant des vers dans le terrain frais, les canards trouvant des lamproyons dans le sable mouillé, et toute cette poulaillerie mangeant tout plein de ces barbottes, de toutes ces bestioles, qui se trouvent dans les feuilles et dans les herbes, sur le bord de l'eau.

Ah ! la Suzette était à bonne école, et faisait un bon apprentissage de ménagère. C'était une fille de bonne volonté, d'ailleurs, et forte, quoiqu'elle n'eût que dans les seize ans. Quand elle faisait cuire pour les cochons elle n'avait pas besoin de personne, pour monter et descendre à grande oulle; et elle revenait lestement de la fontaine, avec ses deux seilles d'eau, sans souffler tant seulement. Avec ça, un bon caractère, brin méchante, toujours riant, et prête à faire ce qu'on lui commandait.

Moi, j'étais heureux, je ne dis pas comme un roi, parce que je ne crois pas qu'on puisse être heureux dans cette place-là, mais heureux comme un homme qui est bien sain, qui ne manque de rien de ce qui est nécessaire pour vivre, qui a une maison plaisante, point de dettes, une femme qu'il aime et dont il est sûr, et ne voit autour de lui que des figures conten-

tes. Je dis contentes, mais avec ça je voyais que mon oncle, depuis quelque temps, avait quelque chose qui le tracassait plus fort. Chez nous, il ne le donnait pas à connaître, à cause de ma femme, pour ne pas la tourmenter, mais dehors, il n'était plus content comme autrefois, ni si plaisant, lui qui avait de si bonnes rencontres. Je me doutais bien de quoi c'était, ou pour mieux dire je le savais. Tout le monde par chez nous disait que Bonaparte allait se faire nommer empereur. Le curé Pinot le prêchait le dimanche, et disait qu'on allait envoyer aux galères les rouges et les socialistes; c'était tout son refrain. Ça n'était pas les bavardages du curé, qui n'avait guère de cervelle et n'avait jamais su tenir sa langue, qui inquiétaient mon oncle. Il se disait que ça n'irait peut-être pas tout seul à Paris; alors qui serait le maître ? c'est ça qui le poignait. Il espérait que les faubourgs allaient se lever en masse comme autrefois, en quoi il se trompait comme on l'a vu; à qui la faute, ça n'est pas à moi de le dire.

Lajarthé venait souvent nous voir le dimanche, et on lui disait les nouvelles du journal, et lui nous apportait tout ce qu'il oyait dire, de ça, de là, en allant travailler dans le pays. — Chez nous, bonnes gens, disait-il, je n'ai jamais rien vu de pareil, tout le monde est ensorcelé ou peu s'en faut, il n'y a rien à espérer de ce côté; tous nos paysans se laisseront mener comme un troupeau de brebis. Dernièrement j'étais à Savignac, et j'entendais ce mauvais Pierrichou le chiffonnier qui disait : Si les pauvres gagnent, nous sommes tous perdus ! comme s'il y risquait quelque chose.

— Dans le Midi, disait mon oncle, les gens ne sont pas aussi innocents que chez nous, et ils n'ont pas l'air de vouloir se laisser brider par Bonaparte et sa bande. Si Paris marchait, tout irait bien, de tous les côtés on se leverait et on balayerait ces gens-là. Mais tout ça, c'est toujours du sang qui va couler, et c'est triste de penser qu'il y a des gens qui vont mourir, parce qu'il plaît à un homme perdu de dettes de faire un coup pour gagner le pouvoir et la caisse.

Moi, entendant tout ça, je me tracassais aussi de ce qui allait arriver, et des malheurs qui pourraient s'en suivre, pour toute la France en général. Mais je dois le dire, j'étais aussi un peu inquiet à cause de mon oncle. Pourvu, me pensais-je, qu'on ne s'en prenne pas à lui par ici : il n'est qu'un paysan, mais avec ça dans les commencements de la République, les gens l'écoutaient bien et faisaient ce qu'il leur conseillait. Quand il y avait quelque mot d'ordre à donner par chez nous, c'est à lui qu'on le faisait savoir, car il était connu et avait connaissance de plusieurs qui étaient les chefs du parti à Périgueux. Et puis, il était abonné à la *Ruche* du citoyen Marc Dufraisse, qui était le grand épouvantail des bourgeois périgordins. Rien que ça, c'était assez; mais en plus, il faut dire que mon oncle était un homme carré comme un pied de coffre, qui ne se gênait pas pour dire ce qu'il avait sur le cœur. Je pensais aussi que d'aucuns lui voulaient mal, comme M. Lacaud, notre ancien maire, qui l'était redevenu, et ce Laguyonias, qui était le grand cabaleur des gens de Bonaparte. Ils avaient bien choisi pour la ruse, la menterie, l'habileté à tromper; mais autrement c'était une canaille. Ces individus, qui en veulent à mon oncle, me disais-je, et qui sont du parti de Bonaparte, pourraient bien lui faire quelque méchant tour. Et quand je venais à penser à la manière dont les gendarmes d'Excideuil l'avaient regardé un jour de marché, comme je l'ai raconté, je me disais qu'il devait être signalé comme un homme dangereux. Oui, dangereux, c'est comme ça qu'en ce temps-là les gens en place et leurs estafiers appelaient les républicains qui ne craignaient pas de parler tout haut, comme c'était leur droit de citoyens.

(A suivre.)

Eugène LE ROY.

EMPLOI du



Un gilet en duvetine, couleur mastic avec les manches et le dos en tricot de laine vert bouteille, de Carven. (Studio Dorvynne).

Les robes de tricot se travaillent aussi bien que le lainage. Les points, en général, ont l'aspect du tweed. Il est prudent de doubler la jupe à mi-corps avec du crêpe de chine, ce qui empêchera le tricot de se détendre lorsque nous nous asseyons. L'ensemble sera complet si le chapeau est également tricoté ; les petits bonnets sont très en vogue, ils se posent en avant et ont fond pointu. La laine est employée pour le jour, un fil de soie pour le soir brillant ou mat ; afin que cette soie soit extrêmement élégante elle doit se mélanger à un fil d'acier ou d'or. La robe est alors d'un effet très lumineux.

Le tricot s'emploie également pour de multiples accessoires : pour la maison, une pèlerine se posera sur n'importe laquelle de vos robes, un joli point en fera le chic, les plus faciles à réaliser sont le point de côte ou le simple point de riz. Pour que cette pèlerine n'imité pas celles de nos grand'mères, il est préférable de choisir un coloris clair par conséquent seyant : avec le vert amande, vous porterez un ruban de velours grenat, avec le mauve une note violette, avec le noir un ruban de faille imprimée de petites fleurs multicolores. Si vos gants sont en tricot, il faut que la partie inférieure soit en peau ou en tissu suède afin d'être bien protégée du froid. Assortissez votre sac, au coloris violent des gants (orange), vous le doublerez de casha et le borderez d'un tissu de laine d'une autre couleur faisant opposition.

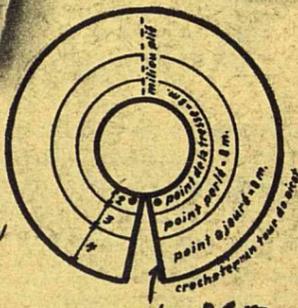
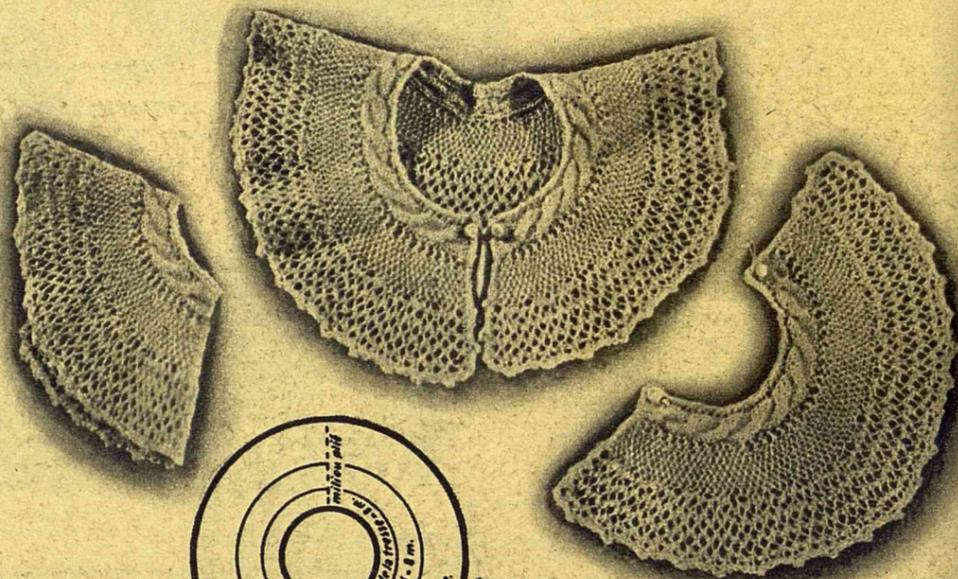
Une écharpe de tricot de deux tons se mélangera à des bandes de tissu, un monogramme en feutre assorti au tissu.

Si le tricot fait partie de notre élégance, il doit également faire partie de la pratique : pour le lit des chaussons au crochet remplaceront une bouillotte malsaine, les bébés aiment leur couverture tricotée rose, nous pouvons recouvrir notre lit avec une couverture en tricot souple que nous doublerons de drap ou de flanelle assortie. Il est préférable alors d'employer de la laine cachemire.

Tricot de laine, tricot de fil, tricot de soie, tous sont appréciés et aussi utiles qu'élégants.

ROUGE-GORGE.

Col et manchettes



Esquisse pour le col

croisement doit toujours se travailler du côté en-droit.

Marche du travail :

Le col large de 9 cm. se tricote dans le sens de la largeur, 8 m. de dessin ajouré, 8 m. de points de riz et 3 m. aux points de tresse. Il faut donc monter 26 m. en comptant 2 m. de lisière. Afin d'obtenir le rond du col, tricoter des rangs plus courts comme suit :

Tricoter les 8 m. de dessin ajouré, tourner le travail, tricoter du côté envers les 8 m. de dessin ajouré ; puis tricoter du côté endroit du travail les 8 m. de dessin ajouré et les 8 m. de point de riz (=16 m.), tourner, tricoter les 16 m. du côté envers du travail et seulement maintenant tricoter sur toutes les 24 m. en rangs aller et retour *. Répéter ensuite (après 2 aig. aller et retour) de * à *. Quand on aura obtenu la largeur du cou nécessaire (sur le modèle = 38 cm.), fermer les mailles.

Les manchettes sont tricotées comme le col (sur le modèle = 16 cm. de tour de poignet). Crocheter pour terminer un rang de mailles serrées autour du col et des manchettes jusqu'à la lisière du dessin ajouré qui sera crochétée comme suit : 5 m. en l'air, 1 picot, alternativement (1 picot = 2 m. en l'air), crocheter 1 m. serrée dans la première m. en l'air). Le col et les manchettes sont fermés par deux boutons de nacre chacun (forme boule, voir figurine) sur lesquels on crochète une boutonnière en forme de 8.

Bon appétit !

Fromage, poésie, bouquet de nos repas, Ah! que serait la vie si l'on ne t'avait pas !...

chantaient à peu près le poète Neusy.

D'abord la présentation. Vous pouvez servir le même fromage, tant qu'il en reste, en ayant soin de lui faire sa toilette. Vous mettrez de côté toutes les parties que vous enlèverez et les ferez fondre au four avec un peu de beurre. Vous tartinez des tranches de pain légèrement grillées et les passerez au four quelques minutes : commencez ou terminez un repas avec ces « gratinés maison ».

**

Pour conserver un gros morceau de gruyère, humectez légèrement de vin blanc un torchon. Enveloppez le fromage et laissez-le dans un placard. Vous pouvez recommencer l'opération au bout de quelques jours pour prolonger la bonne conservation du fromage.

**

Si vous avez un camembert trop fort, enlevez entièrement la croûte. Pétrissez-le avec un bon morceau de beurre ou un peu de fromage blanc. Reformez-le avec vos mains. Saupoudrez-le de chapelure blonde de tous côtés et servez-le comme un tout neuf.

**

Une fantaisie pour jour de luxe : coupez dans un morceau de gruyère des tartines d'un centimètre d'épaisseur sur cinq de long et trois de large. Couvrez-les copieusement d'une pâte faite de roquefort écrasé mélangé à un petit gervais. Servez en même temps des breakfasts très minces.

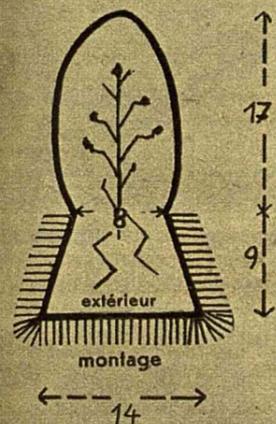
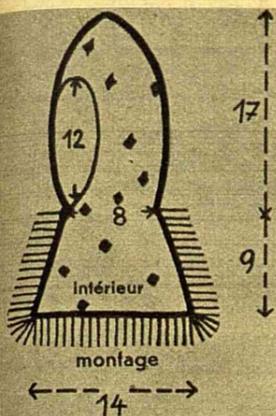
**

Pour accompagner les fromages cuits, gruyère, chester, cantal, hollandaise, mettez sur la table dans un grand verre des cœurs de céleris en branche : chacun détachera une feuille. N'oubliez pas de laisser sel et poivre sur la table.

SAINTE ZITE.

du TRICOT

GANTS



les chiffres entre < > signifient cm.



MESURES DU MODELE. — Longueur : 26 cm. Longueur de la main : 18 cm. 1/2. Largeur de la main : 10 cm.

FOURNITURES NECESSAIRES. — 110 gr. de laine de Schaffhouse, qualité Magda, beige-mêlé; 10 gr. de chacune des 4 couleurs de garniture, voir écharpe; 1 jeu d'aiguille N° 2 1/2.

POINTS EMPLOYES. — Tricot. — 1. Haut du gant, 2 m. envers, 2 m. endroit sur 2 rangs. — 2. Le reste du gant est au point de jersey (à l'endr. du côté endr., à l'env. du côté envers).

BRODERIE DU GANT. — La paume de la main sera brodée avec de petits dessins violet foncé et répartis irrégulièrement. Les mailles qui entourent le pouce seront recouvertes avec la laine violet foncé et bordeaux. Au milieu du dessus de la main broder le petit arbre, comme l'indique la figure.

MARCHE DU TRAVAIL. — Travailler exactement d'après le patron. Pour un gant monter 80 mailles et tricoter le haut 2 m. endr., 2 m. envers. Au commencement de la première et troisième aig., diminuer une fois en passant 1 m. sur l'autre et à la fin de la 2^e et 4^e aig. tricoter 2 m. ensemble. Répéter ces diminutions aux 4, 7, 11, 15, 19, 23 et 28^e rangs. Puis suivent 10 rangs tout droit. Ici commence le pouce. Augmenter 1 m. de la 3^e m. de la paume de la main, au 3^e rang au-dessus augmenter 1 m. de chaque côté de cette maille. Continuer à augmenter ainsi aux 6, 9, 12, 15 et 21^e rangs à droite et à gauche de la maille augmentée. Puis suivent 6 rangs tout droit. Puis tricoter dans les 11 m. augmentées avec un fil auxiliaire pour la fente du pouce 5 rangs et diminuer 1 m. au milieu de la main. Pareillement aux 17, 26 et 30^e r. en comptant depuis la fente du pouce. Après 3 autres rangs, partager le nombre de mailles sur 4 aig. régulièrement et diminuer 5 fois 1 m. sur chaque 2^e rang, puis sur chaque rang au commencement de chaque aig. jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 4 m. qui seront cousues. Le pouce sera tricoté 20 rangs depuis la fente, terminer la pointe du pouce de la même façon que pour la main. Les franges seront nouées dans une chaînette de m. en l'air qui sera cousue au bord du crispin, les couper à 3 cm. régulièrement.

Coussin de chaise

FOURNITURES NECESSAIRES :

Laine de Schaffhouse, qualité Cora. 150 gr. coloris blanc-rouge mêlé; 150 gr. de rouge moyen; 200 gr. de rouge foncé. 2 aiguilles à tricoter N° 3. 18 boutons de bois plats à recouvrir (environ 2 cm. de diamètre). 1 coussin de crin (de cheval).

POINTS EMPLOYES : Tricot.

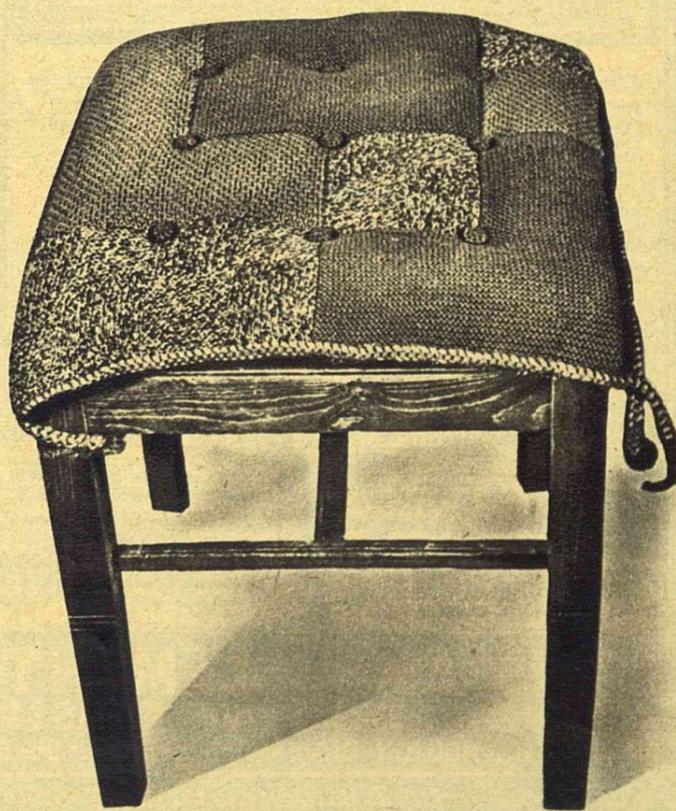
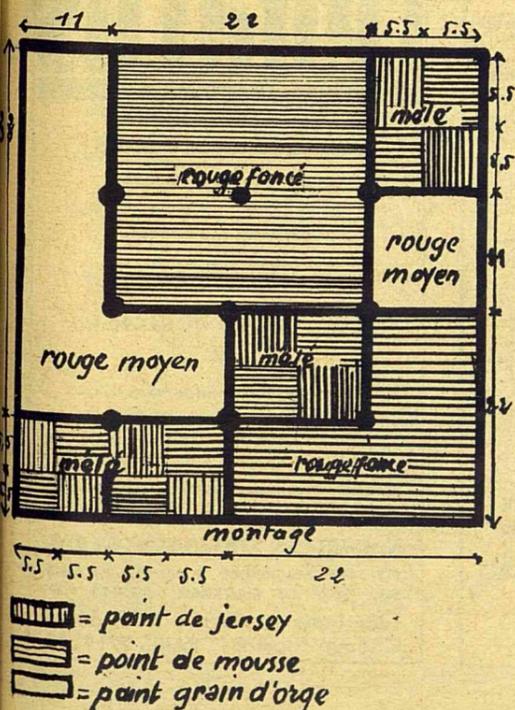
Point mousse : tric. à l'endroit aller et retour. Point de jersey : tric. à l'endr. du côté endroit et à l'envers du côté envers.

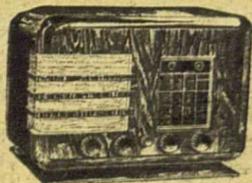
Point grain d'orge : côté endroit du travail : 1 m. end., 1 m. envers. Tricoter alternativement; côté envers : tricoter tout à l'envers.

MARCHE DU TRAVAIL :

Le dessus du coussin se compose de 3 pièces rouge-blanc mêlé, 2 pièces rouge foncé et 2 pièces rouge moyen, qui sont tricotées séparément d'après le patron ci-contre. Montage, voir patron. Les points employés pour chaque partie sont clairement indiqués sur le patron par de différentes rayures. Après avoir terminé les pièces, les assembler par une piqure. Le dessous du coussin se tricote de la même façon; ensuite, monter le coussin. Coudre un cordon (composé de 8 fils de rouge et 8 fils de rouge foncé), le long des lisières. Les extrémités des cordons auront chacune 8 cm. qui seront cousus croisés à chaque coin. Maintenir les 4 coins à la chaise par les boutons boules recouverts au crochet et par des boutonnières aussi au crochet (voir figurine). Epingler le coussin à 9 endroits et coudre les boutons recouverts de laine rouge foncé au crochet aux endroits épinglés en assemblant les boutons du dessus avec ceux du dessous par quelques points.

Mesure 44 x 44 cm.





UNE SEULE DEVISE
**VENDRE
LE
MEILLEUR**

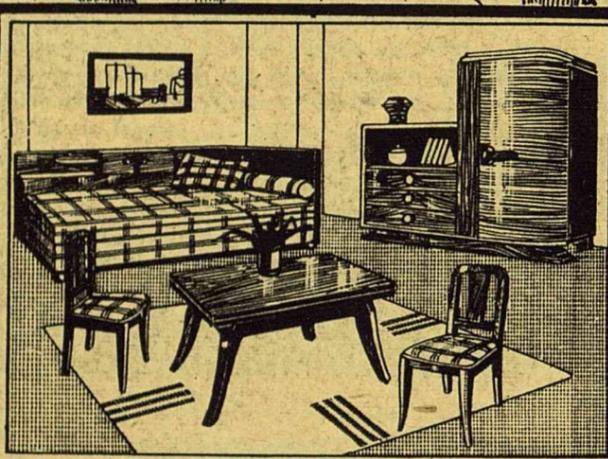
COOPÉRATIVE DE T. S. F.

31, RUE DOUDEAUVILLE, 31 — PARIS (18^e)

Métro : CHATEAU-ROUGE — Téléphone : MONT. 60-89

Grand choix d'appareils — Reprise des anciens postes
FACILITÉS DE PAIEMENT

les plus beaux
MEUBLES de FRANCE
dans les plus beaux
MAGASINS de FRANCE



STUDIO ronce de noyer ou palissandre des Indes verni au tampon, complet avec literie, housses et chaises. **1075.»**
Prix d'inauguration

★ **NOS AVANTAGES** ★

12, 18 mois de crédit - Livraison rapide et gratuite dans toute la France - Bons acceptés - Magnifique objet décorateur offert à tout acheteur.

PRENEZ UN
TAXI

pour venir. C'est le moyen le moins cher, car PARIS-AMEUBLEMENT règlera le chauffeur.



SANS FILISTES !

PARIS-AMEUBLEMENT vous offre sur l'antenne du Poste de l'Île-de-France :

BON REG. 11
à découper
indispensable pour recevoir
GRATUITEMENT
le catalogue album.
Joignez-le à votre lettre.

- 1^o La Minute de Gavroche tous les soirs (voir programmes).
- 2^o Un Concert de Musique variée chaque samedi.
- 3^o La retransmission du spectacle de l'Européen tous les dimanches à 21 h. 10.

PARIS-AMEUBLEMENT
52 AVENUE D'ORLÉANS PARIS 14^e
MÉTRO: MOUTON-DUVERNET - Tél. Ségur 8646

Paris-Ameublement, la maison qui n'a pas de slogan

REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES
Magasins ouverts le samedi et le lundi toute la journée.

L'ŒUVRE DE

P. VAILLANT-COUTURIER

SES LIVRES

ENFANCE avec illustrations de Vaillant.	18. »
POESIE (Œuvres choisies) édition sur Vergé Antique.	15. »
JEAN SANS PAIN, histoire pour tous les enfants, illustrée par Jean Lurçat	15. »
édition sur Alfa	40. »

SES CHANSONS

Jeunesse	1.50
Pour faire un feu	0.50
Réveil	0.50
La soupe à l'oignon	0.50
La corvée d'eau	0.50
Le campeur en chocolat	0.50
La corvée de bois	0.50
Le jeu du camp fou	0.50
Le sac mal fait	0.50

SES DISQUES

Jeunesse	20. »
La corvée d'eau	20. »

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, Rue Racine, PARIS

Vient de paraître

SIMONE TERY

**FRONT
DE LA LIBERTÉ**
ESPAGNE 1937-1938

Emouvante vision de l'Espagne en guerre. Bombardements, massacres d'innocents, champs de bataille, le peuple, l'armée, les brigades internationales avec les Français.

L'Espagne vaincra : telle est la conclusion de cette vaste enquête.

24 fr.

RAPPEL

Contre-Attaque en Espagne, par J.-R. Sender	25 »
L'Espagne vivante, par Juan Vicens	12 »
Panorama de la culture espagnole, par M. Parrot	15 »
Le Romancero de la guerre civile, poèmes	12 »

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS
Ch. postal 974-41

COMPAGNIE AIR FRANCE

COURRIER POUR L'A.O.F.
ET L'AMÉRIQUE DU SUD

Les heures limites de dépôt du courrier aérien pour l'A.O.F.-Amérique du Sud sont légèrement avancées

Les usagers pourront se renseigner dans leurs bureaux de postes habituels.

Vient de paraître

COLLECTION « CIMENT »
Marthe ARNAUD

MANIÈRE DE BLANC

LA COLLINE AUX GRANDES ANTILOPES

Préface de Marcel GRIAULE

ROMAN

Ce que vous avez fait de l'âme noire.

21 Francs

Edition sur vélin pur fil Montgolfier
 40. » |

Les succès de la collection « CIMENT »

La Fosse aux Indiens, par Jorge ICAZA	18. »
Entre Marteau et enclume, par Edwin SEAVER	24. »
Légion 14, par Victor FINK	18. »
Et l'Acier fut trempé... par Nicolas OSTROVSKY	25. »
L'Acier, par André PHILIPPE (Prix Ciment 1937)	21. »
La Passion de Joss Fritz, par Gustave REGLER	18. »
La Grande Lutte, par Tristan REMY	18. »
La Chine Rouge en marche, par Agnès SMEDLEY	18. »
1919, par John DOS PASSOS, (2 volumes)	45. »

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6^e

Ch. postal 974-41

PAUL NIZAN

**LA
CONSPIRATION**

Roman

Les premiers conflits entre la réalité et les mondes imaginaires qu'on construit à vingt ans autour de la pensée, de la politique ou d'une femme.

22 Fr

Pour vos Loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

« **BON DIMANCHE** »

Aller et retour
A PRIX TRES REDUITS

VALABLES dimanches et jours fériés
DELIVRES toute l'année.

- ♦ DE Paris-Versailles et des gares du département de la Seine
- ♦ POUR toutes les gares situées dans un rayon de 100 km. autour de PARIS (sens Banlieue-Paris et vice-versa).

6 ZONES 6 PRIX

de 8,50 à 32 fr. en 3^e classe
de 12,50 à 42 fr. en 2^e classe

ENFANTS DE 4 A 10 ANS

MOITIE DE CES PRIX

LE RETOUR est possible
D'UNE GARE QUELCONQUE

- ♦ de la zone d'arrivée
- ♦ d'une zone plus rapprochée
- ♦ ou d'une zone plus éloignée. (moyennant supplément)

Demandez

Les Documents spéciaux sur les billets « BON DIMANCHE » dans les gares et agences de la SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.
Un an: 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.
Autres pays :
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e

Téléphone : TAITBOUT 56-87

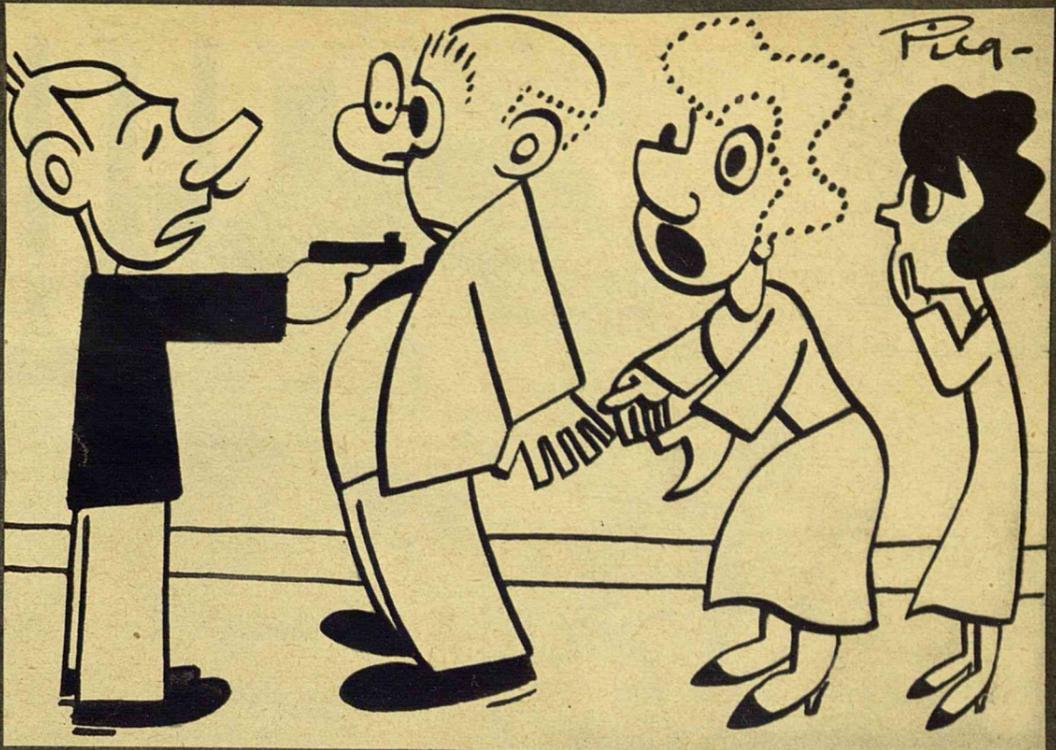
Chèque postal : PARIS 1715-54

HUMOUR



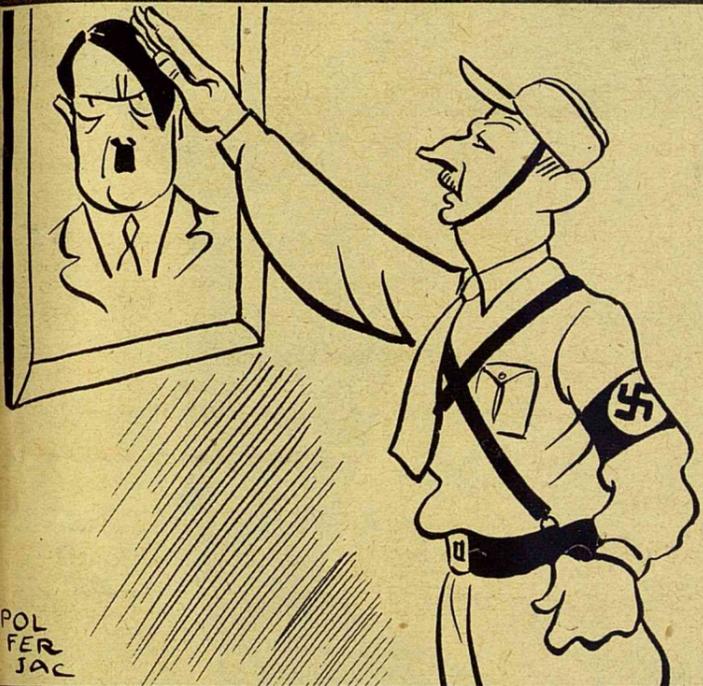
INJUSTICE

— On dirait qu'une commission internationale a défini nos frontières.



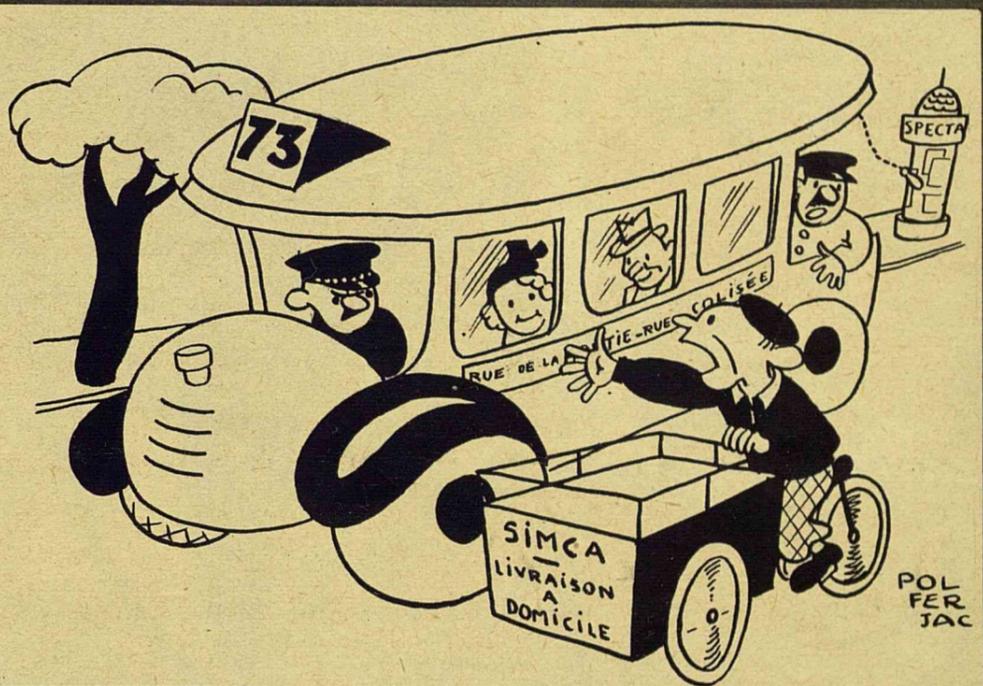
A LA HITLERIENNE

— J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.



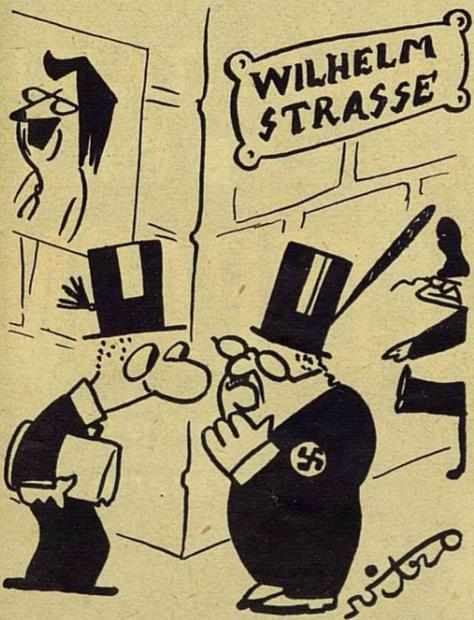
SALUT PUBLIC... ET OBLIGATOIRE

— Un gouvernement de Salut Public, c'est une idée !



EN MARGE DU SALON

— R'gardez moi c'nouveau riche ! Ça crâne parce que ça vient de s'acheter un autobus !

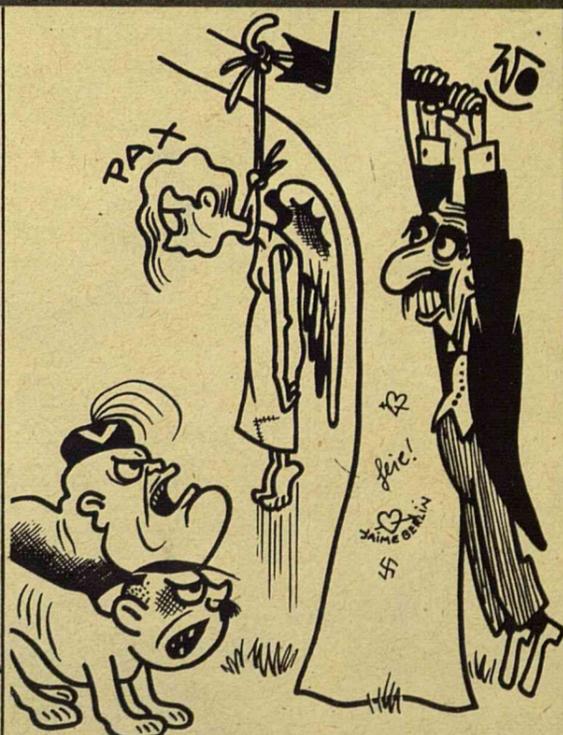


SI TU VEUX LA PAIX, PREPARE LA GUERRE

— Le rapprochement franco-allemand est en bonne voie, Hitler a fait une nouvelle commande de canon à longue portée.



— Il faut activer notre marche vers l'Est, pour venir au secours de nos frères arabes en Palestine.



— Elle est « sauvée » !...

Nº 250 - 27 Oct. 1938

1^{fr.}50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards



LES VOLONTAIRES
de la LIBERTÉ
REVIENNENT d'ESPAGNE

un émouvant reportage
de Pierre SCIZE

Photo Alexis LÉVEILLÉ